

LES · GRANDES · ŒUVRES
PAGES · CÉLÈBRES · ILLUSTRÉES

CHATEAUBRIAND
LES · MARTYRS




ILLUSTRATIONS DE JEAN HILLEMACHER





PQ
2205
.M3
1921
SMRS



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LES MARTYRS

LES GRANDES ŒUVRES

PAGES CÉLÈBRES ILLUSTRÉES

Publiées avec introduction et notes.

HOMÈRE :: *L'Iliade*. Illustrée par
CLÉMENT GONTIER.

RABELAIS :: *Gargantua et Pantagruel*. Illustrés par LOUIS MORIN.

DANTE :: *La Divine Comédie*. Illustrée par F.-M. ROGANEAU.

La Chanson de Roland. Illustrée par J.-G. CORNELIUS.

GOETHE :: *Faust*. Illustrée par ROBERT POUGHEON.

VIRGILE :: *Les Bucoliques et les Georgiques*. Illustrées par F.-M. ROGANEAU.

CHATEAUBRIAND :: *Les Martyrs*. Illustrés par JEAN HILLEMACHER.

LE TASSE :: *La Jérusalem délivrée*. Illustrée par O.-D.-V. GUILLONNET.

BALZAC :: *Eugénie Grandet*. Illustrée par R. X. PRINET.

VICTOR HUGO :: *Les Travailleurs de la Mer*. Illustrés par A. GRANCHI-TAYLOR.

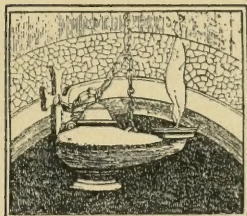


CHATEAUBRIAND

LES MARTYRS

VINGT-QUATRE PLANCHES HORS TEXTE EN COULEURS

de JEAN HILLEMACHER



PARIS

HENRI LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON (VI^e)

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

Copyright by H. Laurens, 1921



INTRODUCTION

Le présent volume était déjà prêt à paraître quand la guerre a éclaté. L'illustration des pages exquises choisies par Teodor de Wyzewa dans les *Martyrs*, était achevée. Il n'y manquait que l'Introduction; mais le charmant et profond essayiste qu'était mon ami, la portait dans sa pensée; il se sentait inspiré par la beauté des planches où son jeune collaborateur, M. Hillemacher, avait réalisé pour les yeux les rêves de Chateaubriand.

Aujourd'hui Teodor de Wyzewa est mort, succombant à la tâche qu'il s'était donnée de pénétrer et de démasquer la *Nouvelle Allemagne*, et M. Hillemacher est tombé glorieusement au champ d'honneur. Si la coutume revenait de confier à un livre aimé, une fleur séchée, un brin de feuillage, pour y rattacher quelque précieux souvenir, c'est une branche de laurier qu'il faudrait cacher entre ces pages — une branche du laurier « qui garde les noms de vieillir ».

L'auteur des *Martyrs*, FRANÇOIS-RENÉ, vicomte de CHATEAUBRIAND, a eu la destinée la plus retentissante et la plus mouvementée qui soit jamais échue à homme de lettres. C'était un gentilhomme, de vieille race et de vieil honneur, qui resta toujours fier et intraitable, toujours indifférent à l'argent et aux avantages

matériels, toujours incapable d'accepter le joug d'une existence régulière et bourgeoisement ordonnée.

Il naquit à Saint-Malo le 7 septembre 1768, d'un père âgé, sombre, dur, ancien soldat et ancien marin ; sa mère n'était plus jeune ; et, triste, effacée et silencieuse, elle s'abandonnait au servage domestique. Il grandit au bord de la mer, avec des galopins, fut mis au collège. Puis il passa quelques mois à Brest, dans l'attente d'un brevet d'officier, et ensuite s'enferma avec sa famille, pendant deux années, dans le château patrimonial de Combourg au milieu des bois et des marais, en compagnie de sa sœur Lucile. Son imagination s'y exalta, et se remplit de visions. Il fut enfin nommé sous-lieutenant au régiment de Navarre, vint à Paris, se lia avec des gens de lettres, et eut pour protecteur M. de Malesherbes, l'ami de Jean-Jacques Rousseau et le futur défenseur de Louis XV.

Déjà la monotonie des jours lui pesait. Et le voilà qui part pour l'Amérique du Nord, afin de voir la forêt vierge, les sauvages. Washington et de découvrir par surcroît le passage du Nord-Ouest, La nouvelle de la Révolution le rappelle de là-bas ; et il rentre en France, mais pour peu de temps ; il croit que l'honneur lui prescrit de suivre les princes et il émigre.

Il se rendit à l'armée de Condé, manqua y mourir, et enfin, après bien des traverses, échoua à Londres.

Là il lui faut gagner sa vie ; il y a des jours où Chateaubriand n'a pas de quoi manger ! Il faut rester fier, refuser la charité, choisir ses besognes, voisiner avec des gens aigris, s'obstiner sans espoir pour une cause perdue, et pour des maîtres qu'on méprise. Chateaubriand est, à cette date, ennemi « de la canaille des bureaux de Versailles », autant que de la « canaille des faubourgs » et des prêtres autant que des voltairiens. Il déclare que le plus grand malheur des hommes, c'est « d'avoir un gouvernement et des lois ». Il est « anarchiste ».

Et tout à coup, à l'heure où sa situation matérielle devenait un peu moins dure, il apprenait la mort de sa mère, nouvelle qui s'ajoutait à beaucoup d'autres, très cruelles pour lui. Il pleura. Dieu lui donna la grâce des larmes.

Il y a en effet, selon la tradition chrétienne, des larmes qui sont un don de Dieu. Je lis dans une vie du roi Saint-Louis : « Li beneoiz

Rois, desiroit merveilleusement grâce de lermes (la grâce des larmes), et se complaignoit à son confesseur de ce que lermes lui défailloient (manquaient)... et, quand on disoit en la letanie (litanie) ces moz : *Biau sire Diex (Dieu), nous te prions que tu nous doignes (donnes) fontaine de lermes*, li saint Roy disoit dévotement : *O sire Diex, je n'ose requerre (demander) fontaine de lermes ; ainçois me soufissient (mais me suffiraient) petites gouttes de lermes à arouser la sécherèce de mon cuer (cœur)* ». Les divines « gouttes de lermes » arrosèrent la « sécherèce » du cœur de Chateaubriand, et il crut.

On a contesté la sincérité de sa conversion, comme on a voulu réduire à peu de chose son voyage d'Amérique. Mais il est peu vraisemblable qu'un être aussi orageux, agité et changeant que lui, se soit, jusqu'à la mort, obstiné à édifier sa vie sur un mensonge, et que la seule constance de son âme inconstante n'ait été faite que par un rôle menteur bien soutenu. En réalité, tous les documents nouveaux qu'on retrouve confirment la sincérité de Chateaubriand.

Il rentra alors en France pour y achever et publier un livre immortel, le *Génie du Christianisme*. Il fut un instant le collaborateur volontaire ou involontaire du premier consul, qui eut toujours pour un si beau génie, au plus fort même de son opposition, un sentiment bien généreux de sympathie, d'estime et presque de tendresse. Mais Chateaubriand ne resta pas longtemps associé à la politique impériale. Il fit au contraire une guerre violente à l'Empereur.

Sa gloire littéraire était grande ; il avait une action profonde sur les cœurs ; il les bouleversait ; il ouvrait des horizons nouveaux ; il enrichissait toute sensibilité : quiconque avait lu sans parti-pris le *Génie du Christianisme* en était pénétré. Chateaubriand était une lumière brillant sur le monde. Victor Hugo enfant disait qu'il voulait être Chateaubriand ou rien.

Napoléon tomba. Chateaubriand, qui avait contribué à sa chute par des pamphlets qui sont forts comme du Tacite, se vit, sous les Bourbons, ambassadeur, pair de France, ministre. Mais il restait toujours le même, pétri de contradictions, ombrageux, intraitable, magnifique, terrible à ses amis autant qu'à ses ennemis, d'ailleurs mauvais politique. Il ne tarda pas à être disgracié. Il n'avait pas de fortune ; il dut vendre sa maison, ses livres. Son indépendance lui coûta cher. Et, en fin de compte, entré dans l'opposition,

il se trouva avoir détrôné le roi qu'il vénérât, Charles X.

Dès lors, il fut le plus désintéressé et le plus fidèle serviteur du roi en exil : il monta noblement la garde devant le tombeau de la Légitimité.

Il vivait ainsi fort loin de tout. M^{me} Récamier, à l'Abbaye aux Bois, lui ménageait une cour, entretenait son culte, et lui prodiguait une merveilleuse affection. Il était devenu un ancêtre et un patriarche.

Cependant l'extrême vieillesse avançait. Il s'approchait des quatre-vingts ans. La lassitude pliait son corps ; un ennui incurable engourdisait les dernières forces qui lui restaient ; et, silencieux, les yeux sans regard, il laissait les gens incertains si quelque pensée ou quelque rêve habitait encore sous son vaste front. La révolution de 1848 lui donna une dernière secousse. Enfin il s'éteignit au matin du 4 juillet 1848. Il dort son dernier sommeil sur un rocher, en pleine mer, devant Saint-Malo.

Chateaubriand n'a pour ainsi dire pas écrit une page dans laquelle il ne soit pas, directement ou indirectement, mis en scène. Il est le centre ou le héros de tous ses livres. Sainte-Beuve l'appelle « une grande nature primitive ». Un tel génie ne peut se dépendre de soi et s'oublier soi-même. Il y a cependant un livre où Chateaubriand ne parle point de soi. Ce sont les *Martyrs*.

En 1809, Chateaubriand, était déjà, de beaucoup, le plus illustre des écrivains français alors vivants. Il avait pourtant très peu publié, quoiqu'il eût beaucoup travaillé, beaucoup écrit. Sans parler d'un livre imprimé en Angleterre et mort en naissant : *l'Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes dans leurs rapports avec la Révolution française*, c'était sur un seul ouvrage que se fondait sa gloire ; à vrai dire, cet ouvrage n'était autre que le *Génie du Christianisme*, avec les deux épisodes passionnants d'*Atala* et de *René*.

Or, dans le *Génie du Christianisme*, Chateaubriand avait soutenu cette opinion que « la religion chrétienne est plus favorable que le paganisme au développement des caractères et au jeu des passions, et que le merveilleux de cette religion peut lutter contre le merveilleux emprunté à la mythologie ». Il avait démontré cette thèse

en critique, et il avait étudié à ce point de vue les grandes œuvres poétiques, notamment les grandes épopées païennes et chrétiennes. Il voulut la démontrer mieux encore, en écrivant lui-même une épopée chrétienne, et une épopée en prose. Il imagina une « action » vive et pathétique; il la plaça au temps de Dioclétien ; il y opposa ce que le paganisme finissant pouvait avoir de plus frais et de plus délicat, avec ce que le christianisme naissant offrait de plus enthousiaste ou de plus vénérable. Et ce récit, qui va de Grèce en Egypte et des forêts de la Germanie aux catacombes de Rome, il le couronna par une scène de martyre au Colysée. Ce sont les *Martyrs*.

Il ne faut pas « courre d'un fil » ni lire d'une traite ce livre fameux ; il y a de la volonté, de l'artifice et de la convention.

Les épopées en prose ne nous manquaient pas avant les *Martyrs*, ou plutôt on avait traduit quantité d'épopées étrangères (ou de fragments épiques) ; mais on se servait pour ces traductions d'un style pompeux, emphatique, faussement naïf. Chateaubriand s'est souvenu qu'il les avait lues ; il n'en évite pas toujours les procédés et le ton. Il imite, sans même s'en apercevoir, Ossian, le barde, et Bitaubée, traducteur d'Homère. Il n'est pas aussi spontané, original et inimitable que dans les œuvres où il parle de soi. Le vernissage fut presque trop complet.

Mais quelle beauté parfaite, en revanche, dans les pages détachées qu'on choisit une à une et où l'on s'arrête à loisir !

Voici la pure et délicieuse Cymodocée, jeune fille consacrée aux Muses et de la famille du vieil Homère : « Ses cheveux noirs ressemblaient à la fleur d'hyacinthe et sa taille au palmier de Delos ». Voici Eudore, le jeune chrétien que Cymodocée aperçoit endormi au bord d'une fontaine et qu'elle prend pour Endymion qui fut aimé par Diane, la farouche déesse. Voici le vieil évêque Cyrille avec sa grande barbe blanche. Voici Velléda enfin, dans tout l'étrange et fatal attrait de sa beauté barbare ; elle a surgi dans la forêt gauloise au milieu de la tempête. « Elle portait une faucille d'or suspendue à une ceinture d'airain, et elle était couronnée d'une branche de chêne. La blancheur de ses bras et de son teint, ses yeux bleus, ses lèvres de rose, ses longs cheveux blonds qui flottaient épars, annonçaient la fille des Gaulois, et contrastaient par leur douceur avec sa démarche fière et sauvage. Elle chantait d'une voix mélodieuse

des paroles terribles et son sein découvert s'élevait et s'abaissait comme l'écume des flots.»

Mais à quoi bon citer ici? Tout à l'heure on va retrouver toutes ces pages incomparables, choisies par un goût infailible, illustrées par un art pittoresque et poétique qui entre merveilleusement dans l'esprit du texte.

Qu'on oublie, en les lisant, les théories et les opinions. Il faut se laisser prendre aux belles choses, surtout quand elles ont de la noblesse et de la fierté. Les débats auxquels auront pu être mêlées la personne et les idées de Chateaubriand s'amortiront et seront un jour oubliés. On oubliera peut-être jusqu'au vrai nom de Chateaubriand. Mais je doute qu'on oublie jamais Cymodocée, Eudore et Velléda.

FORTUNAT STROWSKI.



LES MARTYRS



Invocation. Le Prêtre d'Homère.

Je veux raconter les combats des chrétiens, et la victoire que les fidèles remportèrent sur les esprits de l'abîme par les efforts glorieux de deux époux martyrs.

Muse céleste, vous qui inspirâtes le poète de Sorrente (1) et l'aveugle d'Albion (2), vous qui placez votre trône solitaire sur le Thabor, vous qui vous plaisez aux pensées sévères, aux méditations graves et sublimes, j'implore à présent votre secours. Enseignez-moi sur la harpe de David les chants que je dois faire entendre ; donnez surtout à mes yeux quelques-unes de ces larmes que Jérémie versait sur les malheurs de Sion : je vais dire les douleurs de l'Église persécutée !

Et toi, vierge du Pinde, fille ingénieuse de la Grèce, descends à ton tour du sommet de l'Hélicon : je ne rejeterai point les guirlandes de fleurs dont tu couvres les tombeaux, ô riante divinité de la Fable, toi qui n'as pu faire de la mort et du malheur même une chose sérieuse ! Viens, Muse des mensonges, viens lutter avec la Muse des vérités ! Jadis on lui fit souffrir en ton nom des maux cruels ; orne aujourd'hui son triomphe par ta défaite, et confesse qu'elle était plus digne que toi de régner sur la lyre !

Neuf fois l'Église de Jésus-Christ avait vu les esprits de l'abîme conjurés contre elle ; neuf fois ce vaisseau, qui ne doit point périr, était échappé au naufrage (3). La terre reposait en paix. Dioclétien tenait dans ses mains habiles le sceptre du monde. Sous la protection de ce grand prince, les chré-

(1) Le Tasse. — (2) Milton. — (3) Le poète veut parler des neuf grandes persécutions qui ont précédé, dans l'empire romain, celle qu'il s'apprête à nous raconter.

tiens jouissaient d'une tranquillité qu'ils n'avaient point connue jusque alors. Les autels du vrai Dieu commençaient à disputer l'encens aux autels des idoles ; le troupeau des fidèles augmentait chaque jour ; les honneurs, les richesses, et la gloire n'étaient plus le seul partage des adorateurs de Jupiter : l'enfer, menacé de perdre son empire, voulut interrompre le cours des victoires célestes. L'Éternel, qui voyait les vertus des chrétiens s'affaiblir dans la prospérité, permit aux démons de susciter une persécution nouvelle ; mais par cette dernière et terrible épreuve la croix devait être enfin placée sur le trône de l'univers, et les temples des faux dieux devaient rentrer dans la poudre.

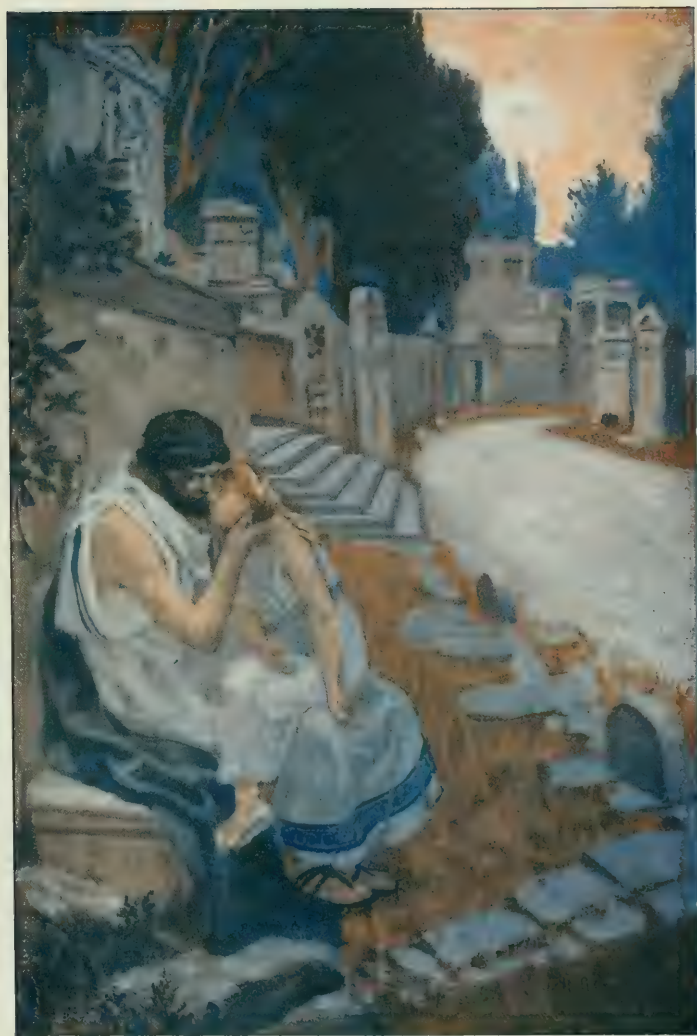
Comment l'antique ennemi du genre humain fit-il servir à ses projets les passions des hommes, et surtout l'ambition et l'amour ? Muse, daignez m'en instruire ! Mais auparavant faites-moi connaître la vierge innocente et le pénitent illustre qui brillèrent dans ce jour de triomphe et de deuil ! L'une fut choisie du ciel chez les idolâtres, l'autre parmi le peuple fidèle, pour être les victimes expiatoires des chrétiens et des gentils (1).

Démodocus était le dernier descendant d'une de ces familles Homérides qui habitaient autrefois l'île de Chio, et qui prétendaient tirer leur origine d'Homère. Ses parents l'avaient uni dans sa jeunesse à la fille de Cléobule de Crète, Épicharis, la plus belle des vierges qui dansaient sur les gazons fleuris, au pied du mont Talée, chéri de Mercure. Il avait suivi son épouse à Gortynes, ville bâtie par le fils de Rhadamante, au bord du Léthé. Après que la lune eut éclairé neuf fois les antres des Dactyles, Épicharis alla visiter ses troupeaux sur le mont Ida. Elle mit au jour Cymodocée, dans le bois sacré où les trois vieillards de Platon s'étaient assis pour discourir sur les lois (2).

Bientôt après, Épicharis perdit la douce lumière des cieux. Alors Démodocus ne vit plus les eaux du Léthé qu'avec douleur ; toute sa consolation était de prendre sur ses genoux le fruit unique de son hymen, et de regarder, avec un sourire mêlé de larmes, cet astre charmant qui lui rappelait la beauté d'Épicharis.

Or, dans ce temps-là, les habitants de la Messénie faisaient élever un temple à Homère ; ils proposèrent à Démodocus d'en être le grand prêtre. Démodocus accepta leur offre avec joie, content d'abandonner un séjour

1) Cymodocée et Eudore, les deux héros des *Martyrs*. — (2) Allusion au début du célèbre dialogue de Platon intitulé : *Les Lois*.



que la colère céleste lui avait rendu insupportable. Il fit un sacrifice aux mânes de son épouse, aux fleuves nés de Jupiter, aux nymphes hospitalières de l'Ida, aux divinités protectrices de Gortynes, et il partit avec sa fille, emportant ses pénates et une petite statue d'Homère.

Poussé par un vent favorable, son vaisseau découvre bientôt le promontoire du Ténare, et suivant les côtes d'Œtylos, de Thalames, et de Leuctres, il vient jeter l'ancre à l'ombre du bois de Choërius. Les Messéniens, peuple instruit par le malheur, reçurent Démodocus comme le descendant d'un dieu. Ils le conduisirent en triomphe au sanctuaire consacré à son aïeul.

On y voyait le poète représenté sous la figure d'un grand fleuve, où d'autres fleuves venaient remplir leurs urnes. Le temple dominait la ville d'Épaminondas (1) ; il était bâti dans un vieux bois d'oliviers, sur le mont Ithome, qui s'élève isolé, comme un vase d'azur, au milieu des champs de la Messénie. La vue s'étendait au loin sur des campagnes plantées de hauts cyprès, entrecoupées de collines, et arrosées par les flots de l'Amphise, du Pamysus, et du Balyra, où l'aveugle Tamyris laissa tomber sa lyre. Des cités, des monuments des arts, des ruines, se montraient dispersés çà et là sur le tableau champêtre. Ce beau pays, jadis soumis au sceptre de l'antique Nélée, présentait ainsi, du haut de l'Ithome et du péristyle du temple d'Homère, une corbeille de verdure de plus de huit cents stades de tour. Entre le couchant et le midi, la mer de Messénie formait une brillante barrière ; à l'orient et au septentrion, la chaîne du Taygète, les sommets du Lycée et les montagnes de l'Élide arrêtaient les regards. Cet horizon, unique sur la terre, rappelait le triple souvenir de la vie guerrière, des mœurs pastorales, et des fêtes d'un peuple qui comptait les malheurs de son histoire par les époques de ses plaisirs.

(1) Thèbes.



L'éducation de Cymodocée.

Quinze ans s'étaient écoulés depuis la dédicace du temple. Démodocus vivait paisiblement retiré à l'autel d'Homère. Sa fille Cymodocée croissait sous ses yeux, comme un jeune olivier qu'un jardinier élève avec soin au bord d'une fontaine, et qui est l'amour de la terre et du ciel. Rien n'aurait troublé la joie de Démodocus s'il avait pu trouver pour sa fille un époux qui l'eût traitée avec toutes sortes d'égards, après l'avoir emmenée dans une maison pleine de richesses ; mais aucun genre n'osait se présenter, parce que Cymodocée avait eu le malheur d'inspirer de l'amour à Hiéroclès, proconsul d'Achaïe et favori de Galérius. Hiéroclès avait demandé Cymodocée pour épouse ; la jeune Messénienne avait supplié son père de ne point la livrer à ce Romain impie, dont le seul regard la faisait frémir. Démodocus avait aisément cédé aux prières de sa fille ; il ne pouvait confier le sort de Cymodocée à un barbare soupçonné de plusieurs crimes, et qui par des traitements inhumains avait précipité une première épouse au tombeau.

Ce refus, en blessant l'orgueil du proconsul, n'avait fait qu'irriter sa passion : il avait résolu d'employer, pour saisir sa proie, tous les moyens que donne la puissance unie à la perversité. Démodocus, afin de dérober sa fille à l'amour d'Hiéroclès, l'avait consacrée aux Muses. Il l'instruisait de tous les usages des sacrifices : il lui montrait à choisir la génisse sans tache, à couper le poil sur le front des taureaux, à le jeter dans le feu, à répandre l'orge sacrée ; il lui apprenait surtout à toucher la lyre, charme des infortunés mortels. Souvent, assis avec cette fille chérie sur un rocher élevé, au bord de la mer, ils chantaient quelques morceaux choisis de *Iliade* et de *Odyssée* : la tendresse d'Andromaque, la sagesse de Pénélope, la modestie de Nausicaa ; ils disaient les maux qui sont le partage des enfants de la terre : Agamemnon sacrifié par son épouse ; Ulysse demandant l'aumône à la porte de son palais ; ils s'attendrissaient sur le sort de celui qui meurt loin de sa patrie, sans avoir revu la fumée de ses foyers paternels ; et vous aussi, jeunes hommes, ils vous plaignaient, vous qui



gardiez les troupeaux des rois vos pères, et qu'une occupation si innocente ne put sauver des terribles mains d'Achille !

Nourrie des plus beaux souvenirs de l'antiquité dans la docte familiarité des Muses, Cymodocée développait chaque jour de nouveaux charmes. Démodocus, consommé dans la sagesse, cherchait à tempérer cette éducation toute divine en inspirant à sa fille le goût d'une aimable simplicité. Il aimait à la voir quitter son luth pour aller remplir une urne à la fontaine, ou laver les voiles du temple au courant d'un fleuve. Pendant les jours de l'hiver, lorsque, adossée contre une colonne, elle tournait ses fuseaux à la lueur d'une flamme éclatante, il lui disait :

« Cymodocée, j'ai cherché dès ton enfance à t'enrichir de vertus et de tous les dons des Muses, car il faut traiter notre âme, à son arrivée dans notre corps, comme un céleste étranger que l'on reçoit avec des parfums et des couronnes. Mais, ô fille d'Épicharis, craignons l'exagération, qui détruit le bon sens ; prions Minerve de nous accorder la raison, qui produira dans notre nature cette modération, sœur de la vérité, sans laquelle tout est mensonge ! »

Ainsi de belles images et de sages propos charmaient et instruisaient Cymodocée. Quelque chose des Muses auxquelles elle était consacrée avait passé sur son visage, dans sa voix, et dans son cœur. Quand elle baissait ses longues paupières, dont l'ombre se dessinait sur la blancheur de ses joues, on eût cru voir la sérieuse Melpomène ; mais quand elle levait les yeux, vous l'eussiez prise pour la riante Thalie (1). Ses cheveux noirs ressemblaient à la fleur d'hyacinthe, et sa taille au palmier de Délos. Un jour, elle était allée au loin cueillir le dictame avec son père. Pour découvrir cette plante précieuse, ils avaient suivi une biche blessée par un archer d'Échalie ; on les aperçut sur le sommet des montagnes : le bruit se répandit aussitôt que Nestor et la plus jeune de ses filles, la belle Polycaste, étaient apparus à des chasseurs dans les bois d'Ira.

(1) Melpomène et Thalie étaient la muse de la Tragédie et celle de la Comédie.

La rencontre d'Eudore et de Cymodocée. Une source d'eau vive, environnée de hauts peupliers, tombait à grands flots d'une roche élevée ; au-dessus de cette roche on voyait un autel dédié aux nymphes, où les voyageurs offraient des vœux et des sacrifices. Cymodocée allait embrasser l'autel et supplier la divinité de ce lieu de calmer les inquiétudes de son père, lorsqu'elle aperçut un jeune homme qui dormait appuyé contre un rocher. Sa tête, inclinée sur sa poitrine et penchée sur son épaule gauche, était un peu soutenue par le bois d'une lance ; sa main, jetée négligemment sur cette lance, tenait à peine la laisse d'un chien qui semblait prêter l'oreille à quelque bruit ; la lumière de l'astre de la nuit, passant entre les branches de deux cyprès, éclairait le visage du chasseur : tel un successeur d'Apelles (1) a représenté le sommeil d'Endymion (2). La fille de Démodocus crut, en effet, que ce jeune homme était l'amant de la reine des forêts : une plainte du zéphyr lui parut être un soupir de la déesse, et elle prit un rayon fugitif de la lune dans le bocage pour le bord de la tunique blanche de Diane qui se retirait. Épouvantée, craignant d'avoir troublé les mystères, Cymodocée tombe à genoux, et s'écrie :

— Redoutable sœur d'Apollon, épargnez une vierge imprudente, ne la perdez pas de vos flèches ! Mon père n'a qu'une fille, et jamais ma mère, déjà tombée sous vos coups, ne fut orgueilleuse de ma naissance !

A ces cris le chien aboie, le chasseur se réveille. Surpris de voir cette jeune fille à genoux, il se lève précipitamment :

— Comment ! dit Cymodocée confuse et toujours à genoux, est-ce que tu n'es pas le chasseur Endymion ?

— Et vous, dit le jeune homme non moins interdit, est-ce que vous n'êtes pas un ange ?

— Un ange ! reprit la fille de Démodocus.

(1) Apelles était le plus fameux des anciens peintres grecs. — (2) Endymion était un beau jeune homme dont la farouche déesse Diane avait daigné s'prendre, l'ayant vu endormi dans une forêt.



Alors l'étranger, plein de trouble :

— Femme, levez-vous : on ne doit se prosterner que devant Dieu !

Après un moment de silence, la prêtresse des Muses dit au chasseur :

— Si tu n'es pas un dieu caché sous la forme d'un mortel, tu es sans doute un étranger que les satyres ont égaré, comme moi, dans les bois. Dans quel port est entré ton vaisseau ? Es-tu de ceux qui trafiquent sur les mers jusqu'aux colonnes d'Hercule ? Suis-tu le cruel Mars dans les combats, ou plutôt n'es-tu pas le fils d'un de ces mortels, jadis décorés du sceptre, qui régnaient sur un pays fertile en troupeaux et chéri des dieux ? »

L'étranger répondit :

— Il n'y a qu'un Dieu, maître de l'univers, et je ne suis qu'un homme plein de trouble et de faiblesse. Je m'appelle Eudore ; je suis fils de Lasthénès. Je revenais de Thalames, je retournais chez mon père ; la nuit m'a surpris : je me suis endormi au bord de cette fontaine. Mais vous, comment êtes-vous seule ici ? Que le Ciel vous conserve la pudeur, la plus belle des craintes après celle de Dieu !

Le langage de cet homme confondait Cymodocée. Elle sentait devant lui un mélange d'amour et de respect, de confiance et de frayeur. La gravité de sa parole et la grâce de sa personne formaient, à ses yeux, un contraste extraordinaire. Elle entrevoyait comme une nouvelle espèce d'hommes, plus noble et plus sérieuse que celle qu'elle avait connue jusque alors. Croyant augmenter l'intérêt qu'Eudore paraissait prendre à son malheur, elle lui dit :

— Je suis fille d'Homère, aux chants immortels.

L'étranger se contenta de répliquer :

— Je connais un plus beau livre que le sien.

Déconcertée par la brièveté de cette réponse, Cymodocée dit en elle-même :

— Ce jeune homme est de Sparte (1) !

Puis elle raconta son histoire. Le fils de Lasthénès dit :

— Je vais vous reconduire chez votre père.

Et il se mit à marcher devant elle.

(1) Les Spartiates avaient la réputation d'être indifférents à toute beauté artistique

**Les apprêts du
voyage de Démodocus.**

Le jeune étranger ramène Cymodocée auprès de son père, et se fait connaître de lui : il est Eudore, fils de Lasthénès. Puis Eudore s'en va : mais bientôt Démodocus annonce à sa fille que les lois de la reconnaissance leur ordonnent d'aller remercier Eudore dans la maison de son père.

En achevant ces mots, Démodocus, suivi de sa fille et d'Euryméduse, entra dans les bâtiments du temple, où brillaient l'ambre, l'airain et l'écaille de tortue. Un esclave, tenant une aiguère d'or et un bassin d'argent, verse une eau pure sur les mains du prêtre d'Homère. Démodocus prend une coupe, la purifie par la flamme, y mêle l'eau et le vin, et répand à terre la libation sacrée, afin d'apaiser les dieux lares. Cymodocée se retire dans son appartement, et, après avoir joui des délices du bain, elle se couche sur des tapis de Lydie, recouverts du fin lin de l'Égypte ; mais elle ne put goûter les dons du sommeil, et ce fut en vain qu'elle pria la Nuit de lui verser la douceur de ses ombres.

L'aube avait à peine blanchi l'orient, qu'on entendit retentir la voix de Démodocus : il appelait ses intelligents esclaves. Aussitôt Évemon, fils de Boétous, ouvre le lieu qui renfermait l'appareil des chars. Il emboîte l'essieu dans des roues bruyantes, à huit rayons fortifiés par des bandes d'airain ; il suspend un char orné d'ivoire sur des courroies flexibles ; il joint le timon au char, et attache à son extrémité le joug éclatant. Hestionée d'Épire, habile à élever les coursiers, amène deux fortes mules d'une blancheur éblouissante ; il les conduit, bondissantes sous le joug, et achève de les couvrir de leurs harnais étincelants d'or. Euryméduse, pleine de jours et d'expérience, apporte le pain et le vin, la force de l'homme ; elle place aussi sur le char le présent destiné au fils de Lasthénès : c'était une coupe de bronze à double fond, merveilleux ouvrage où Vulcain avait gravé le nom d'Hercule délivrant Alceste pour prix de l'hospitalité qu'il avait reçue de son époux. Ajax avait donné cette coupe à Tychius d'Hylé, armurier célèbre, en échange du bouclier recouvert de sept peaux de taureaux que le fils de Télamon portait au siège de Troie. Un descendant de



Tychius recueillit chez lui le chantre d'Ilion, et lui fit présent de la superbe coupe. Homère, étant allé dans l'île de Samos, fut admis aux foyers de Créophyle, et il lui laissa en mourant sa coupe et ses poèmes. Dans la suite, le roi Lycurgue de Sparte (1), cherchant partout la sagesse, visita les fils de Créophyle : ceux-ci lui offrirent, avec la coupe d'Homère, les vers qu'Apollon avait dictés à ce poète immortel. A la mort de Lycurgue, le monde hérita des chants d'Homère, mais la coupe fut rendue aux Homérides : elle parvint ainsi à Démodocus, dernier descendant de cette race sacrée, qui la destine aujourd'hui au fils de Lasthénès.

Cependant Cymodocée, dans un chaste asile, laisse couler à ses pieds son vêtement de nuit, mystérieux ouvrage de la pudeur. Elle revêt une robe semblable à la fleur du lis, que les Grâces décentes attachent elles-mêmes autour de son sein. Elle croise sur ses pieds nus des bandelettes légères, et rassemble sur sa tête, avec une aiguille d'or, les tresses parfumées de ses cheveux. Sa nourrice lui apporte le voile blanc des Muses, qui brillait comme le soleil, et qui était placé sous tous les autres, dans une cassette odorante. Cymodocée couvre sa tête de ce tissu virginal, et sort pour aller trouver son père. Dans ce moment même le vieillard s'avanceit, vêtu d'une longue robe que rattachait une ceinture ornée de franges de pourpre. Il portait sur sa tête une couronne de papyrus, et tenait à la main le rameau sacré d'Apollon. Il monte sur le char, et Cymodocée s'assied à ses côtés. Évemon saisit les rênes, et presse du fouet retentissant le flanc des mules sans tache. Les mules s'élancent, et les roues rapides marquent à peine, sur la poussière, la trace qu'un léger vaisseau laisse en fuyant sur les mers.

— O ma fille ! — dit le pieux Démodocus, tandis que leur char vole, — nous préserve le ciel de manquer de reconnaissance ! Les portes des enfers sont moins odieuses à Jupiter que les ingrats : ils vivent peu, et sont toujours livrés à une furie ; mais une divinité favorable se tient toujours auprès de ceux qui ne perdent point la mémoire des bienfaits.

(1) Avant de donner aux Spartiates son célèbre système de lois, Lycurgue avait visité de nombreux pays, pour y rechercher les éléments d'une législation idéale.

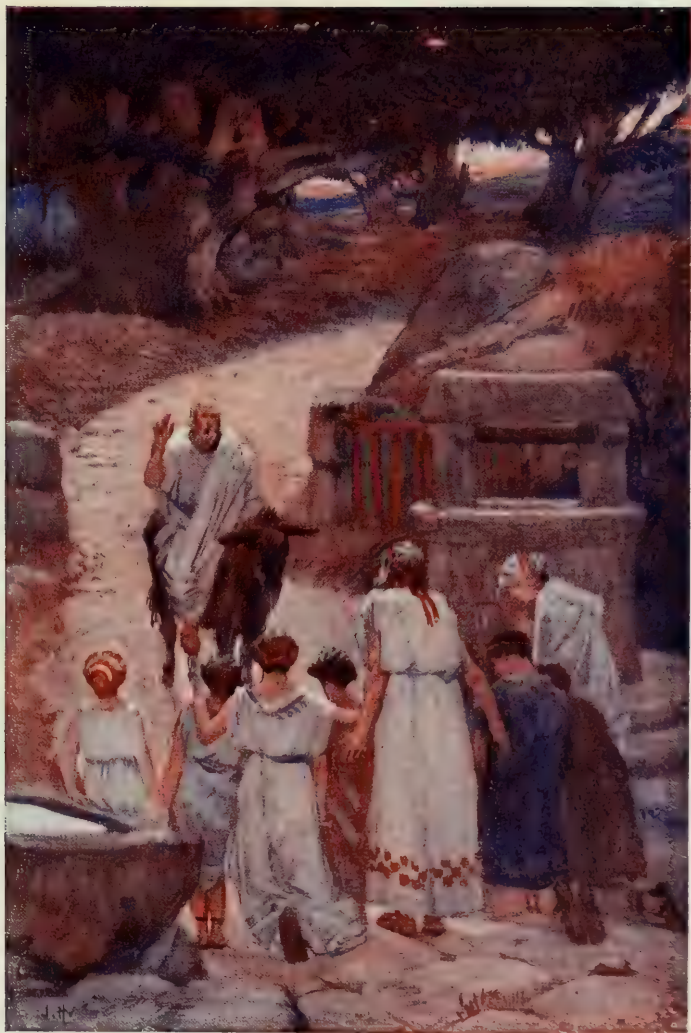
**La visite de l'évêque
Cyrille.**

Arrivés en Arcadie, où demeurent Lasthénès et Eudore, les deux voyageurs trouvent ceux-ci occupés au travail des champs. Démodocus a la surprise d'apprendre que ses hôtes sont chrétiens : mais le prêtre d'Homère et sa fille n'en sont pas moins touchés de l'admirable simplicité des mœurs de ces nobles chevaliers, vivant parmi leurs serviteurs comme parmi des frères.

Au moment où les convives allaient s'approcher de la table hospitalière, une servante vint dire à Lasthénès qu'un vieillard, monté sur un âne, et tout semblable à l'époux de Marie, s'avancait par l'avenue des cèdres. On vit bientôt entrer un homme d'un visage vénérable, portant sous un manteau blanc un habit de pasteur. Il n'était pas naturellement chauve, mais sa tête avait été jadis dépouillée par la flamme, et son front montrait encore les cicatrices du martyre qu'il avait éprouvé sous Valérien. Une barbe blanche lui descendait jusqu'à la ceinture. Il s'appuyait sur un bâton en forme de houlette, que lui avait envoyé l'évêque de Jérusalem : simple présent que se faisaient les premiers Pères de l'Église, comme l'emblème de leur fonction pastorale et du pèlerinage de l'homme ici-bas.

C'était Cyrille, évêque de Lacédémone : laissé pour mort par les bourreaux dans une persécution contre les chrétiens, il avait été élevé malgré lui au sacerdoce. Il se cacha longtemps pour se dérober à la dignité épiscopale, mais son humilité lui fut inutile : Dieu révéla aux fidèles la retraite de son serviteur. Lasthénès et sa famille le reçurent avec les marques du plus profond respect. Ils se prosternèrent devant lui, baisèrent ses pieds sacrés, chantèrent Hosanna, et le saluèrent du nom de très saint, de très cher à Dieu.

— Par Apollon, — s'écria Démodocus, agitant sa branche de laurier entourée de bandelettes, — voilà le plus auguste vieillard qui se soit jamais offert à mes yeux ! O toi qui es chargé de jours, quel est ce sceptre que tu portes ? Es-tu un roi ou un prêtre consacré aux autels des dieux ?



Apprends-moi le nom de la divinité que tu sers, afin que je lui immole des victimes !

Cyrille regarda quelque temps avec surprise Démodocus ; puis, laissant échapper un aimable sourire :

— Seigneur, répondit-il, ce sceptre est la houlette qui me sert à conduire mon troupeau : car je ne suis point un roi, mais un pasteur. Le Dieu qui reçoit mon sacrifice est né parmi les bergers, dans une crèche. Si vous voulez, je vous apprendrai à le connaître : pour toute victime, il ne vous demandera que l'offrande de votre cœur.

Cyrille, se tournant alors vers Lasthénès :

— Vous savez le sujet qui m'amène ! La pénitence publique de notre Eudore remplit nos frères d'admiration ; chacun en veut pénétrer la cause. Il m'a promis de me raconter son histoire ; et, dans les deux journées que je viens passer avec vous, j'espère qu'il voudra me satisfaire.

Les serviteurs approchèrent alors les sièges de la table. Le prêtre d'Homère prit sa place à côté du prêtre du Dieu de Jacob. La famille se rangea autour du festin. Démodocus, saisissant une coupe, allait faire une libation aux pénates de Lasthénès ; mais l'évêque de Lacédémone, l'arrêtant avec bénignité :

— Notre religion nous défend ces signes d'idolâtrie : vous ne voudriez pas nous affliger !

La conversation fut tranquille et pleine de cordialité. Eudore lut, pendant une partie du repas, quelques instructions tirées de l'*Évangile* et des *Épîtres des Apôtres* ; Cyrille commenta de la manière la plus affectueuse ce que dit saint Paul sur les devoirs des époux. Cymodocée tremblait ; des larmes roulaient, comme des perles, le long de ses joues virginales ; Eudore éprouvait le même charme ; les maîtres et les serviteurs étaient attendris. Ceci, avec l'action de grâces, fut le repas du soir chez les chrétiens. Le repas fini on alla s'asseoir à la porte du verger, sur un banc de pierre qui servait de tribunal à Lasthénès lorsqu'il rendait la justice à ses serviteurs.



Les demeures célestes.

Le saint évêque Cyrille a vu, dans un rêve, qu'un terrible danger menaçait les jeunes existences d'Eudore et de Cymodocée. Aussi a-t-il demandé à Dieu d'être plutôt choisi lui-même pour les épreuves du martyr, si vraiment de nouvelles victimes étaient encore nécessaires pour le salut des races futures. Et la prière du saint évêque est aussitôt montée jusqu'au pied du trône de Dieu.

Au centre des mondes créés, au milieu des astres innombrables qui lui servent de remparts, d'avenues, et de chemins, flotte cette immense cité de Dieu, dont la langue d'un mortel ne saurait raconter les merveilles. L'Éternel en posa lui-même les douze fondements, et l'environna de cette muraille de jaspe que le disciple bien-aimé vit mesurer par l'ange avec une toise d'or. Revêtue de la gloire du Très-Haut, l'invisible Jérusalem est parée comme une épouse pour son époux. Loin d'ici, monuments de la terre, vous n'approchez point de ces monuments de la cité sainte ! La richesse de la matière y dispute le prix à la perfection des formes. Là règnent suspendues des galeries de saphir et de diamants, faiblement imitées par le génie de l'homme dans les jardins de Babylone ; là s'élèvent des arcs de triomphe formés des plus brillantes étoiles ; là s'enchaînent des portiques de soleils, prolongés sans fin à travers les espaces du firmament, comme les colonnes de Palmyre dans les sables du désert.

Des jardins délicieux s'étendent autour de la radieuse Jérusalem. Un fleuve découle du trône du Tout-Puissant ; il arrose le céleste Éden, et roule dans ses flots l'amour pur et la sagesse de Dieu. L'onde mystérieuse se partage en divers canaux qui s'enchaînent, se divisent, se rejoignent, se quittent encore, et font croître, avec la vigne immortelle, le lis semblable à l'épouse, et les fleurs qui parfument la couche de l'époux (1). L'arbre de vie s'élève sur la colline de l'encens ; un peu plus loin, l'arbre de science étend de toutes parts ses racines profondes et ses rameaux innombrables : il porte, cachés sous son feuillage d'or, les secrets de la Divinité, les lois

(1) Allusions à des images du *Cantique des Cantiques*



occultes de la nature, les réalités morales et intellectuelles, les immuables principes du bien et du mal. Ces connaissances qui nous enivrent font la nourriture des élus ; car dans l'empire de la souveraine sagesse le fruit de science ne donne plus la mort. Les deux grands ancêtres du genre humain viennent souvent verser des larmes (telles que les justes en peuvent répandre) à l'ombre de cet arbre merveilleux.

La lumière qui éclaire ces retraites fortunées se compose des roses du matin, de la flamme du midi, et de la pourpre du soir ; toutefois, aucun astre ne paraît sur l'horizon resplendissant ; aucun soleil ne se lève, aucun soleil ne se couche dans les lieux où rien ne finit, où rien ne commence ; mais une clarté ineffable, descendant de toutes parts comme une tendre rosée, entretient le jour éternel de la délectable éternité.

C'est dans les parvis de la cité sainte et dans les champs qui l'environnent que sont à la fois réunis ou partagés les chœurs des chérubins et des séraphins, des anges et des archanges, des trônes et des dominations ; tous sont les ministres des ouvrages et des volontés de l'Éternel : à ceux-ci a été donné tout pouvoir sur le feu, l'air, la terre et l'eau ; à ceux-là appartient la direction des saisons, des vents et des tempêtes ; ils font mûrir les moissons, ils élèvent la jeune fleur, ils courbent le vieil arbre vers la terre. Ce sont eux qui soupirent dans les antiques forêts, qui parlent dans les flots de la mer, et qui versent les fleuves du haut des montagnes.

Là sont aussi rassemblés à jamais les mortels qui ont pratiqué la vertu sur la terre : les patriarches, assis sous des palmiers d'or ; les prophètes, au front étincelant de deux rayons de lumière ; les apôtres, portant sur leur cœur les saints Évangiles ; les docteurs, tenant à la main une plume immortelle ; les solitaires, retirés dans des grottes célestes ; les martyrs, revêtus de robes éclatantes ; les vierges, couronnées de roses d'Éden ; les veuves, la tête ornée de longs voiles, et toutes ces femmes pacifiques qui, sous de simples habits de lin, se firent les consolatrices de nos pleurs et les servantes de nos misères.

L'Éternel a entendu la prière de l'évêque Cyrille : mais celle-ci s'est trouvée impuissante à modifier les décrets de la Suprême Sagesse. D'autres que le vieil évêque ont été choisis pour racheter de leur sang le salut des hommes.

**Récit d'Eudore :
La Rome impériale.**

Sur la demande de l'évêque Cyrille, Eudore, en présence de Démodocus et de sa fille, raconte les aventures de sa vie passée. La famille de Lasthénès s'est autrefois opposée aux Romains, lorsque ceux-ci ont envahi la Grèce : depuis lors, de génération en génération, le fils aîné de la famille est obligé d'aller demeurer quelque temps à Rome. Et Eudore décrit les impressions qu'il a éprouvées lorsque, à son tour, il est arrivé dans la capitale de l'empire et du monde.

Enfin, nous revîmes les montagnes du Péloponèse, et je saluai de loin ma terre natale. Les côtes de l'Italie ne tardèrent pas à s'élever du sein des flots. De nouvelles émotions m'attendaient à Brindes (1). En mettant le pied sur cette terre d'où partent les décrets qui gouvernent le monde, je fus frappé d'un air de grandeur qui m'était jusqu'alors inconnu. Aux élégants édifices de la Grèce succédaient des monuments plus vastes, marqués de l'empreinte d'un autre génie. Ma surprise allait toujours croissant, à mesure que je m'avançais sur la voie Appienne. Ce chemin, pavé de larges quartiers de roche, semble être fait pour résister au passage du genre humain : il présente une avenue de plus de trois cents milles de longueur, bordée de temples, de palais, et de tombeaux, et vient se terminer à la ville éternelle, métropole de l'univers et digne de l'être. A la vue de tant de prodiges, je tombai dans une sorte d'ivresse, que je n'avais pu ni prévoir ni soupçonner.

« Ce fut en vain que les amis de mon père, auxquels j'étais recommandé, voulurent d'abord m'arracher à mon enchantement. J'errais sans cesse du Forum au Capitole, du quartier des Carènes au Champ de Mars ; je courais au théâtre de Germanicus, au môle d'Adrien, au cirque de Néron, au Panthéon d'Agrippa ; et, pendant ces courses d'une curiosité dangereuse, l'humble Église des chrétiens était oubliée.

(Je ne pouvais me lasser de voir le mouvement d'un peuple composé

(1) Brindes, aujourd'hui Brindisi, est le port italien où débarquent les voyageurs venant de la Grèce. Pour le jeune Eudore, Brindes représentait naturellement l'Italie toute entière.



de tous les peuples de la terre, et la marche de ces troupes romaines, gauloises, germaniques, grecques, africaines, chacune différemment armée et vêtue. Un vieux Sabin passait, avec ses sandales d'écorce de bouleau, auprès d'un sénateur couvert de pourpre ; la litière d'un consulaire était arrêtée par le char d'une courtisane ; les grands bœufs de Clitumne traînaient au Forum l'antique chariot du Volsque ; l'équipage de chasse d'un chevalier romain embarrassait la Voie Sacrée ; des prêtres couraient encenser leurs dieux, et des rhéteurs ouvrir leurs écoles.

« Que de fois j'ai visité ces thermes ornés de bibliothèques, ces palais, les uns déjà croulants, les autres à moitié démolis pour servir à construire d'autres édifices ! La grandeur de l'horizon romain se mariant aux grandes lignes de l'architecture romaine ; ces aqueducs qui, comme des rayons aboutissant à un même centre, amènent les eaux au peuple-roi sur des arcs de triomphe ; le bruit sans fin des fontaines ; ces innombrables statues qui ressemblent à un peuple immobile au milieu d'un peuple agité ; ces monuments de tous les âges et de tous les pays ; ces travaux des rois, des consuls, des césars ; ces obélisques ravis à l'Égypte, ces tombeaux enlevés à la Grèce ; je ne sais quelle beauté dans la lumière, les vapeurs et le dessin des montagnes ; la rudesse même du cours du Tibre, les troupeaux de cavales demi-sauvages qui viennent s'abreuver dans ses eaux ; cette campagne que le citoyen de Rome dédaigne maintenant de cultiver, se bornant à déclarer, chaque année, aux nations esclaves quelle partie de la terre aura l'honneur de le nourrir : que vous dirai-je enfin ? tout porte à Rome l'empreinte de la domination et de la durée. J'ai vu la carte de la ville éternelle tracée sur des rochers de marbre au Capitole, afin que son image même ne pût s'effacer.

« Oh ! qu'elle a bien connu le cœur humain, cette religion qui cherche à nous maintenir dans la paix et qui sait donner des bornes à notre curiosité comme à nos affections sur la terre ! Cette vivacité d'imagination, à laquelle je m'abandonnai d'abord, fut la première cause de ma perte. Quand, enfin, je rentrai dans le cours ordinaire de mes occupations, je sentis que j'avais perdu le goût des choses graves, et j'enviai le sort des jeunes païens, qui pouvaient se livrer sans remords à tous les plaisirs de leur âge. »

Récit d'Eudore :
Les Catacombes.

« Un jour, tandis que Constantin assistait aux délibérations du sénat, j'étais allé visiter la fontaine Égérie. La nuit me surprit : pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai sur le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre, et qui, toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance, et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes. Je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient, de loin à loin, quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils, placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles. En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence : je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière, mais il n'était plus temps : je pris une fausse route, et, au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles avenues, qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts, augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égaré ; tantôt je m'avance avec lenteur, tantôt je passe avec vitesse : alors, par un effet des échos, qui répétaient le bruit de mes pas, je crois entendre marcher précipitamment derrière moi.

« Il y avait déjà longtemps que j'errais ainsi ; mes forces commençaient à s'épuiser : je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumées, qui menaçaient de s'éteindre. Tout à coup une harmonie semblable au chœur lointain des esprits célestes sort du fond de ces demeures sépulcrales : ces divins accents expiraient et renaissaient tour à tour ; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain.



Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent ces magiques concerts : je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin (1) célébrait le mystère des chrétiens ; des jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel ; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les catacombes ! Un mélange de honte, de repentir, de ravissement, s'empare de mon âme. Nouvelle surprise ! Je crois voir l'impératrice et sa fille, entre Dorothee et Sébastien, à genoux au milieu de la foule. Jamais spectacle plus miraculeux n'a frappé l'œil d'un mortel ; jamais Dieu ne fut plus dignement adoré et ne manifesta plus ouvertement sa grandeur. Tandis que je m'abandonne à mes réflexions, un diacre se penche à l'oreille du pontife, dit quelques mots, fait un signe : soudain les chants cessent, les lampes s'éteignent, la brillante vision disparaît. Emporté par les flots du peuple saint, je me trouve à l'entrée des catacombes.

« Cette aventure fit prendre un cours nouveau à ma destinée. Sans avoir rien à me reprocher, je fus accusé de toutes parts : ainsi nos fautes ne sont pas toujours immédiatement punies, mais, afin de nous rendre le châtimement plus sensible, Dieu nous fait échouer dans quelque entreprise raisonnable ou nous livre à l'injustice des hommes.

« J'ignorais que l'impératrice Prisca et sa fille Valérie étaient chrétiennes : les fidèles m'avaient caché cette importante victoire, à cause de mon impiété. Les deux princesses, craignant la fureur de Galérius, n'osaient paraître à l'église : elles venaient prier la nuit aux catacombes, accompagnées du vertueux Dorothee. Le hasard me conduisit au sanctuaire des morts : les prêtres qui m'y découvrirent crurent qu'un sacrilège exclu des lieux saints n'y pouvait être descendu que dans la vue de pénétrer un secret qu'il importait à l'Église de cacher. Ils éteignirent les lampes, afin de me dérober la vue de l'impératrice, que j'avais eu toutefois le temps de reconnaître. »

(1) Le pape saint Marcellin.



Récit d'Eudore : En Gaule. Après avoir longtemps joui de la faveur de Dioclétien, Eudore est tombé en disgrâce. Banni de la cour impériale, il a été envoyé dans les Gaules, à l'armée de Constance. C'est ainsi qu'il a eu l'occasion de connaître les Francs.

« La France est une contrée sauvage et couverte de forêts, qui commence au delà du Rhin et occupe l'espace compris entre la Batavie à l'occident, le pays des Scandinaves au nord, la Germanie à l'orient, et les Gaules au midi. Les peuples qui habitent ces déserts sont les plus féroces des barbares ; ils ne se nourrissent que de la chair des bêtes sauvages ; ils ont toujours le fer à la main ; ils regardent la paix comme la servitude la plus dure dont on puisse leur imposer le joug. Les vents, la neige, les frimas, font leurs délices ; ils bravent la mer, ils se rient des tempêtes, et l'on dirait qu'ils ont vu le fond de l'Océan à découvert, tant ils connaissent et méprisent ses écueils. Cette nation inquiète ne cesse de désoler les frontières de l'empire. Ce fut sous le règne de Gordien le Pieux qu'elle se montra pour la première fois aux Gaules épouvantées. Les deux Décius périrent dans une expédition contre elle ; Probus, qui ne fit que la repousser, en prit le titre glorieux de Francique. Elle a paru à la fois si noble et si redoutable qu'on a fait en sa faveur une exception à la loi qui défend à la famille impériale de s'allier au sang des barbares ; enfin, ces terribles Francs venaient de s'emparer de l'île de Batavie (1), et Constance avait rassemblé son armée afin de les chasser de leur conquête.

« Après quelques jours de marche, nous entrâmes sur le sol marécageux des Bataves, qui n'est qu'une mince écorce de terre flottant sur un amas d'eau. Le pays, coupé par les bras du Rhin, baigné et souvent inondé par l'Océan, embarrassé par des forêts de pins et de bouleaux, nous présentait à chaque pas des difficultés insurmontables.

« Épuisé par les travaux de la journée, je n'avais durant la nuit que

(1) Les Pays-Bas, qui forment encore, comme l'on sait, un groupe d'îles, entre les divers bras du Rhin et de la Meuse.



quelques heures pour reposer mes membres fatigués. Souvent il m'arrivait, pendant ce court repos, d'oublier ma nouvelle fortune ; et lorsqu'aux premières blancheurs de l'aube les trompettes du camp venaient à sonner l'air de Diane, j'étais étonné d'ouvrir les yeux au milieu des bois. Il y avait pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé aux périls de la nuit. J'aimais à voir le camp plongé dans le sommeil, les tentes encore fermées d'où sortaient quelques soldats à moitié vêtus, le centurion qui se promenait devant les faisceaux d'armes en balançant son cep de vigne, la sentinelle immobile qui, pour résister au sommeil, tenait un doigt levé dans l'attitude du silence, le cavalier qui traversait le fleuve coloré des feux du matin, le victimaire qui puisait l'eau du sacrifice, et souvent un berger appuyé sur sa houlette, qui regardait boire son troupeau.

« Cette vie des camps ne me fit point tourner les yeux avec regret vers les délices de Naples et de Rome, mais elle réveilla en moi une autre espèce de souvenirs. Plusieurs fois, pendant les longues nuits de l'automne, je me suis trouvé seul, placé en sentinelle, comme un simple soldat, aux avant-postes de l'armée. Tandis que je contemplais les feux réguliers des lignes romaines et les feux épars des hordes des Francs, tandis que, l'arc à demi tendu, je prêtais l'oreille au murmure de l'armée ennemie, au bruit de la mer et au cri des oiseaux sauvages qui volaient dans l'obscurité, je réfléchissais sur ma bizarre destinée. Je songeais que j'étais là, combattant pour des barbares, tyrans de la Grèce, contre d'autres barbares dont je n'avais reçu aucune injure. L'amour de la patrie se ranimait au fond de mon cœur ; l'Arcadie se montrait à moi dans tous ses charmes....

« Mais lorsque, jetant les yeux autour de nous, nous apercevions les horizons noirs et plats de la Germanie, ce ciel sans lumières qui semble vous écraser sous sa voûte abaissée, ce soleil impuissant qui ne peint les objets d'aucune couleur ; quand nous venions à nous rappeler les paysages éclatants de la Grèce, les orangers, la beauté de nos fleurs, l'azur velouté d'un ciel où se joue une lumière dorée, alors il nous prenait un désir si violent de revoir notre terre natale que nous étions près d'abandonner les aigles.



**Récit d'Eudore : Les
apprêts de la bataille
contre les Francs.**

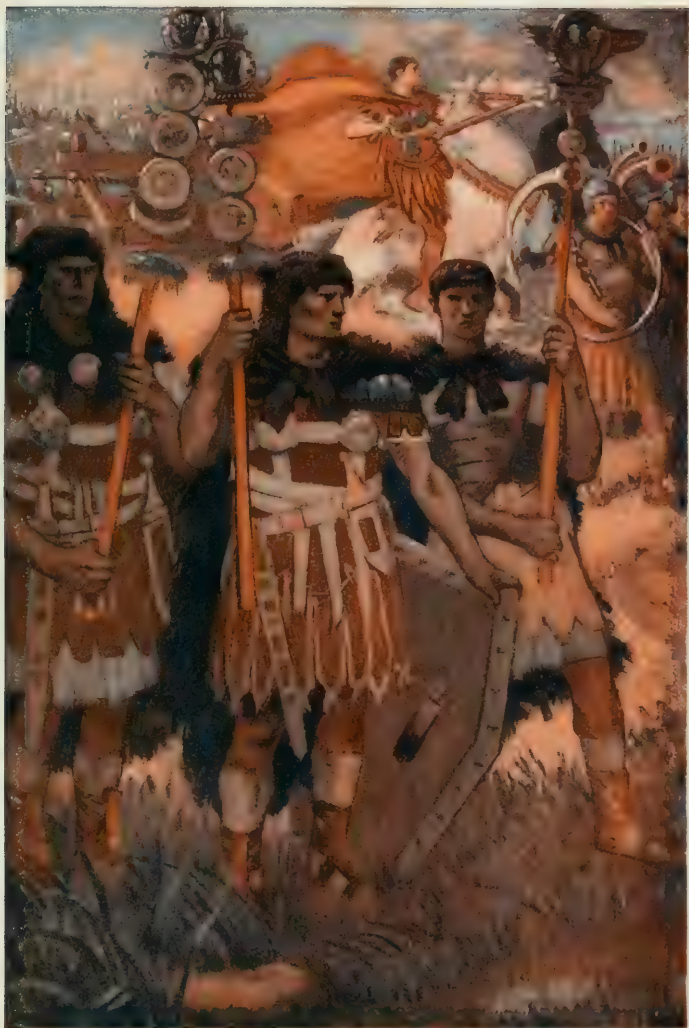
« Les Francs avaient été surpris par Constance : ils évitèrent d'abord le combat, mais aussitôt qu'ils eurent rassemblé leurs guerriers, ils vinrent audacieusement au-devant de nous et nous offrirent la bataille sur le rivage de la mer. On passa la nuit à se préparer de part et d'autre, et le lendemain, au lever du jour, les armées se trouvèrent en présence.

« La Légion de fer et la Foudroyante occupaient le centre de l'armée de Constance. En avant de la première ligne paraissaient les vexillaires, distingués par une peau de lion qui leur couvrait la tête et les épaules. Ils tenaient levés les signes militaires des cohortes : l'aigle, le dragon, le loup, le minotaure.

« Les princes, armés de l'épée, occupaient le second rang, et les triarii venaient au troisième. Ceux-ci balançaient le pilum de la main gauche ; leurs boucliers étaient suspendus à leurs piques plantées devant eux, et ils tenaient le genou en terre, en attendant le signal du combat.

« A l'aile gauche de ces légions, la cavalerie des alliés déployait son rideau mobile. Sur des coursiers tachetés comme des tigres et prompts comme des aigles se balançaient avec grâce les cavaliers de Numance, de Sagonte, et des bords enchantés du Bétis. Un léger chapeau à plume ombrageait leur front, un petit manteau de laine noire flottait sur leurs épaules, une épée recourbée retentissait à leur côté. La tête penchée sur le cou de leurs chevaux, les rênes entre les dents, deux courts javelots à la main, ils volaient à l'ennemi. Le jeune Viriate entraînait après lui la fureur de ces cavaliers rapides. Des Germains d'une taille gigantesque étaient entremêlés çà et là, comme des tours, dans le brillant escadron. Ces barbares avaient la tête enveloppée d'un bonnet ; ils maniaient d'une main une massue de chêne et montaient à cru des étalons sauvages. Auprès d'eux, quelques cavaliers numides, n'ayant pour toute arme qu'un arc, pour tout vêtement qu'une chlamyde, frissonnaient sous un ciel rigoureux.

« A l'aile opposée de l'armée se tenait immobile la troupe superbe des



chevaliers romains : leur casque était d'argent, surmonté d'une louve de vermeil ; leur cuirasse étincelait d'or, et un large baudrier d'azur suspendait à leur flanc une lourde épée ibérienne. Sous leurs selles ornées d'ivoire s'étendait une housse de pourpre, et leurs mains, couvertes de gantelets, tenaient les rênes de soie qui leur servaient à guider de hautes cavales plus noires que la nuit.

« Les archers crétois, les vélites romains, et les différents corps des Gaulois étaient répandus sur le front de l'armée. L'instinct de la guerre est si naturel chez ces derniers que souvent, dans la mêlée, les soldats deviennent des généraux, rallient leurs compagnons dispersés, ouvrent un avis salutaire, indiquent le poste qu'il faut prendre. Rien n'égale l'impétuosité de leurs attaques : tandis que le Germain délibère, ils ont franchi les torrents et les monts ; vous les croyez au pied de la citadelle, et ils sont au haut du retranchement emporté. En vain les cavaliers les plus légers voudraient les devancer à la charge, les Gaulois rient de leurs efforts, voltigent à la tête de leurs chevaux, et semblent leur dire : « Vous « saisissez plutôt les vents sur la plaine, ou les oiseaux dans les airs ».

« Tous ces barbares avaient la tête élevée, les couleurs vives, les yeux bleus, le regard farouche et menaçant ; ils portaient de larges braies, et leur tunique était chamarrée de morceaux de pourpre ; un ceinturon de cuir pressait à leur côté leur fidèle épée. L'épée du Gaulois ne le quitte jamais : mariée, pour ainsi dire, à son maître, elle l'accompagne pendant la vie, elle le suit sur le bûcher funèbre, et descend avec lui au tombeau. Tel était le sort qu'avaient jadis les épouses dans les Gaules, tel est aussi celui qu'elles ont encore au rivage de l'Indus.

« Enfin, arrêtée comme un nuage menaçant sur le penchant d'une colline, une légion chrétienne, surnommée la Pudique, formait derrière l'armée le corps de réserve et la garde de César. Elle remplaçait auprès de Constance la légion thébaine égorgée par Maximien (1). Victor, illustre guerrier de Marseille, conduisait au combat les milices de cette religion qui porte aussi noblement la casaque du vétéran que le cilice de l'anachorète. »

(1) La légion thébaine, toute composée de chrétiens sous les ordres de saint Maurice, avait subi le martyre dans une gorge du Valais où s'élèvent aujourd'hui l'abbaye et la petite ville de Saint-Maurice.

Récit d'Eudore : La bataille. « Les Grecs répètent en chœur le Pœan, et les Gaulois l'hymne des Druides. Les

Francs répondent à ces cantiques de mort : ils serrent leurs boucliers contre leur bouche, et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher ; puis tout à coup, poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit à la louange de leurs héros :

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

« Nous avons lancé la francisque à deux tranchants ; la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie ; le corbeau nageait dans le sang des morts ; tout l'Océan n'était qu'une plaie : les vierges ont pleuré longtemps !

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

« Nos pères sont morts dans les batailles, tous les vautours en ont gémi ; nos pères les rassasiaient de carnage ! Choisissons des épouses dont le lait soit du sang et qui remplissent de valeur le cœur de nos fils ! Pharamond, le bardit est achevé, les heures de la vie s'écoulent, nous sourions quand il faudra mourir ! »

« Ainsi chantaient quarante mille barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence, et à chaque refrain ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer.

« Déjà les Francs sont à la portée du trait de nos troupes légères. Les deux armées s'arrêtent. Il se fait un profond silence. César, du milieu de la légion chrétienne, ordonne d'élever la cotte d'armes de pourpre, signal du combat ; les archers tendent leurs arcs, les fantassins baissent leurs piques, les cavaliers tirent tous à la fois leurs épées, dont les éclairs se croisent dans les airs. Un cri s'élève du fond des légions : « Victoire à l'empereur ! » Les barbares repoussent ce cri par un affreux mugissement.

« Les Gaulois lancent les premiers leurs javelots contre les Francs, mettent l'épée à la main et courent à l'ennemi. L'ennemi les reçoit avec



intrépidité. Trois fois ils retournent à la charge ; trois fois ils viennent se briser contre le vaste corps qui les repousse : tel un grand vaisseau, voguant par un vent contraire, rejette de ses deux bords les vagues qui fuient et murmurent le long de ses flancs....

« Cependant la masse effrayante de l'infanterie des barbares vient, toujours roulant, vers les légions. Les légions s'ouvrent, changent leur front de bataille, attaquent à grands coups de pique les deux côtés du triangle de l'ennemi. Les vélites, les Grecs, et les Gaulois se portent sur le troisième côté. Les Francs sont assiégés comme une vaste forteresse. La mêlée s'échauffe ; un tourbillon de poussière rougie s'élève et s'arrête au milieu des combattants. Le sang coule comme les torrents grossis par les pluies de l'hiver, comme les flots de l'Europe dans le détroit de l'Eubée.

« Mérovée avait fait un massacre épouvantable des Romains. On le voyait debout sur un immense chariot, avec douze compagnons d'armes, appelés ses douze pairs, qu'il surpassait de toute la tête. Au-dessus du chariot flottait une enseigne guerrière, surnommée l'Oriflamme. Le chariot, chargé d'horribles dépouilles, était trainé par trois taureaux dont les genoux dégouttaient de sang et dont les cornes portaient des lambeaux affreux. L'héritier de l'épée de Pharamond avait l'âge, la beauté, et la fureur de ce démon de la Thrace, qui n'allume le feu de ses autels qu'au feu des villes embrasées. Les cheveux blonds du jeune Sicambre, ornés d'une couronne de lis, ressemblaient au lin moelleux et doré qu'une bandelette virgine rattache à la quenouille d'un reine des barbares. On eût dit que ses joues étaient peintes du vermillon de ces baies d'églantier qui brillent au milieu des neiges dans les forêts de la Germanie. Sa mère avait noué autour de son cou un collier de coquillages, comme les Gaulois suspendent des reliques aux rameaux du plus beau rejeton d'un bois sacré. Quand, de sa main droite, Mérovée, agitant un drapeau blanc, appelait les fiers Sicambres au champ de l'honneur, ils ne pouvaient s'empêcher de pousser des cris de guerre et d'amour ; ils ne se lassaient point d'admirer à leur tête trois générations de héros : l'aïeul, le père, et le fils (1).

(1) Pharamond, Clodion, et Mérovée

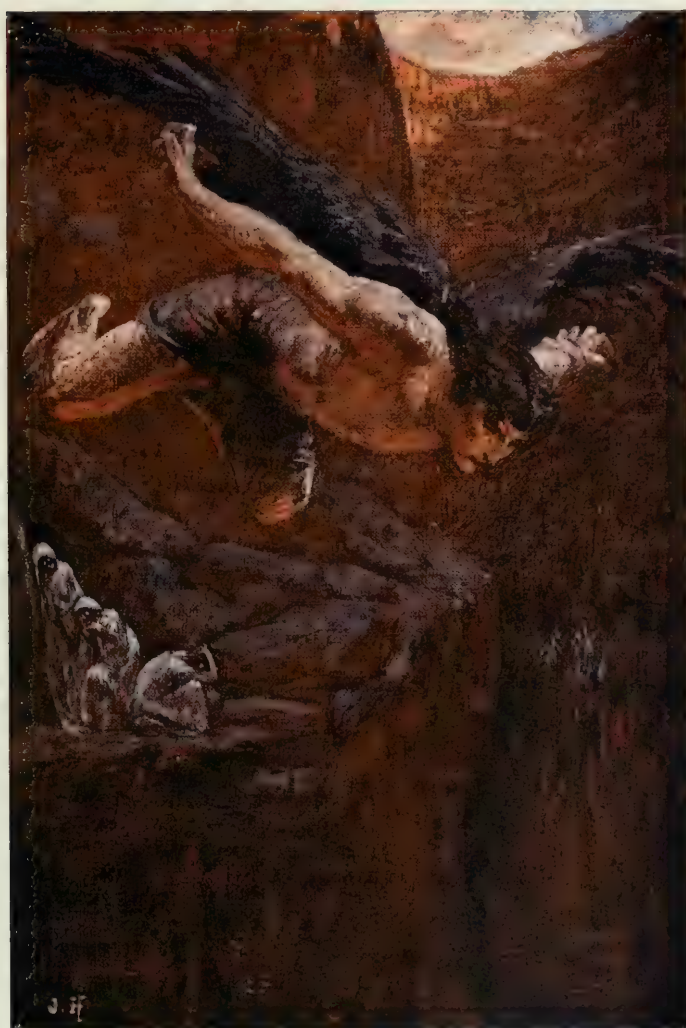
L'Enfer.

Interrompant le récit d'Eudore, l'auteur nous montre Cymodocée de plus en plus profondément attirée vers le fils de Lasthénès. Mais « tandis que le Ciel rapprochait ces deux cœurs, Satan allait profiter de l'amour du couple prédestiné pour faire naître de violents orages ». Suit une peinture du royaume de Satan, en opposition à la peinture des régions célestes, qu'on a lue au chapitre VI.

Tel qu'on voit au sommet du Vésuve une roche calcinée suspendue au milieu des cendres ; si le soufre et le bitume rallumés dans la montagne obscurcissent le soleil, font bouillonner la mer et chanceler Parthénope (1) comme une bacchante enivrée, alors la cime du volcan change sa forme mobile, la lave s'affaisse, la pierre roule et rentre en grondant au fond des entrailles brûlantes qui l'avaient rejetée : ainsi Satan, vomé par l'enfer, se replonge dans le gouffre béant. Plus rapide que la pensée, il franchit tout l'espace qui doit s'anéantir un jour ; par delà les restes mugissants du chaos, il arrive à la frontière de ces régions impérissables comme la vengeance qui les forma ; régions maudites, tombe et berceau de la mort, où le temps ne fait point la règle, et qui resteront encore quand l'univers aura été enlevé ainsi qu'une tente dressée pour un jour.

Un fantôme s'élance sur le seuil des portes inexorables : c'est la Mort. Elle se montre comme une tache obscure sur les flammes des cachots qui brûlent derrière elle ; son squelette laisse passer les rayons livides de la lumière infernale entre les creux de ses ossements. Sa tête est ornée d'une couronne changeante, dont elle dérobe les bijoux aux peuples et aux rois de la terre. Quelquefois elle se pare des lambeaux de la pourpre ou de la bure, dont elle a dépouillé le riche et l'indigent. Tantôt elle vole, tantôt elle se traîne ; elle prend toutes les formes, même celles de la beauté. On la croirait sourde, et toutefois elle entend le plus petit bruit qui décèle la vie ; elle paraît aveugle, et pourtant elle découvre le moindre insecte rampant sous l'herbe. D'une main elle tient une faux comme un moissonneur ; de l'autre elle cache la seule blessure qu'elle ait jamais reçue, et

(1) Nom ancien de Naples.



que le Christ vainqueur lui porta dans le sein, au sommet du Golgotha.

Aussitôt que la Mort reconnaît de loin l'ennemi des hommes, elle vole, pleine de joie, à sa rencontre :

« O mon père ! s'écrie-t-elle, j'incline devant toi cette tête qui ne s'abaisse jamais devant personne. Viens-tu rassasier la faim insatiable de ta fille ? Je suis fatiguée des mêmes festins, et j'attends de toi quelque nouveau monde à dévorer. »

Satan, saisi d'horreur, détourne la tête pour éviter les embrassements du squelette. Il l'écarte avec sa lance, et lui répond en passant :

« O Mort ! tu seras satisfaite et vengée : je vais livrer à ta rage le peuple nombreux de ton unique vainqueur. »

En prononçant ces mots, le chef des démons entre au séjour où pleurent à jamais ses victimes ; il s'avance dans les campagnes ardentes. L'abîme s'émeut à la vue de son roi ; les bûchers jettent une flamme plus éclatante ; le réprouvé qui pensait être au comble de la douleur est percé d'un aiguillon plus aigu....

La peine du feu n'est pas le tourment le plus affreux qu'éprouvent les âmes condamnées : elles conservent la mémoire de leur divine origine ; elles portent en elles-mêmes l'image ineffaçable de la beauté de Dieu, et regrettent à jamais le souverain bien qu'elles ont perdu : ce regret est sans cesse excité par la vue des âmes dont la demeure touche à l'enfer, et qui, après avoir expié leurs erreurs, s'envolent aux régions célestes. A tous ces maux les réprouvés joignent encore les afflictions morales et la honte des crimes qu'ils ont commis sur la terre : les douleurs de l'hypocrite s'augmentent de la vénération que ses fausses vertus continuent d'inspirer au monde. Les titres magnifiques que le siècle déçu donne à des morts renommés font le tourment de ces morts dans les flammes de la vérité et de la vengeance. Les vœux qu'une tendre amie offre au ciel pour des âmes perdues désolent, au fond de l'abîme, ces âmes inconsolables. C'est alors qu'on voit sortir du sépulcre ces coupables qui viennent révéler à la terre les châtimens de la justice divine et dire aux hommes : « Ne priez pas pour moi : je suis jugé ! »

**Reprise du récit
d'Éudore : Velléda.**

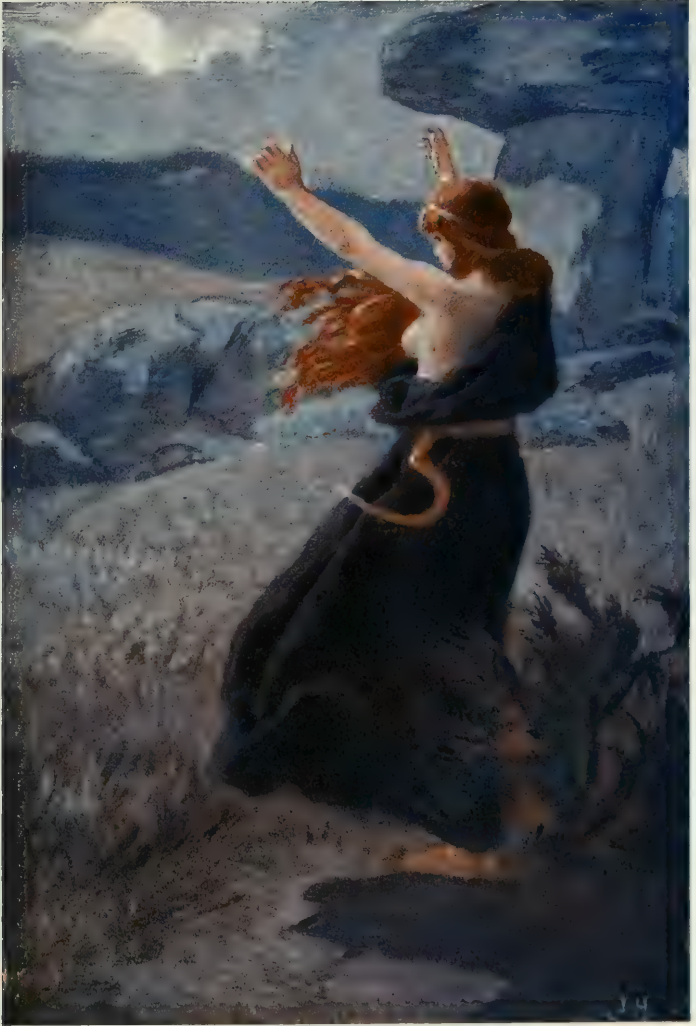
« Les soldats m'avertirent que depuis quelques jours une femme sortait des bois à l'entrée de la nuit, montait seule dans une barque, traversait le lac, descendait sur la rive opposée et disparaissait.

« La moindre négligence pouvait me perdre auprès de Dioclétien et compromettre Constance, mon protecteur. Je crus donc ne devoir pas mépriser le rapport des soldats. Mais comme je connaissais la brutalité de ces hommes, je résolus de prendre sur moi-même le soin d'observer la Gauloise.

« Vers le soir, je me revêtis de mes armes, que je recouvris d'une saie, et, sortant secrètement du château, j'allai me placer sur le rivage du lac, dans l'endroit que les soldats m'avaient indiqué.

« Caché parmi les rochers, j'attendis quelque temps sans voir rien paraître. Tout à coup mon oreille est frappée des sons que le vent m'apporte du milieu du lac. J'écoute, et je distingue les accents d'une voix humaine ; en même temps je découvre un esquif suspendu au sommet d'une vague ; il redescend, disparaît entre deux flots, puis se montre encore sur la cime d'une lame élevée ; il approche du rivage. Une femme le conduisait : elle chantait en luttant contre la tempête et semblait se jouer dans les vents : on eût dit qu'ils étaient sous sa puissance, tant elle paraissait les braver. Je la voyais jeter tout à tour en sacrifice, dans le lac, des pièces de toile, des toisons de brebis, des pains de cire et de petites meules d'or et d'argent.

« Bientôt elle touche à la rive, s'élance à terre, attache sa nacelle au tronc d'un saule, et s'enfonce dans le bois en s'appuyant sur la rame de peuplier qu'elle tenait à la main. Elle passa tout près de moi sans me voir. Sa taille était haute ; une tunique noire, courte et sans manches, servait à peine de voile à sa nudité. Elle portait une faucille d'or suspendue à une ceinture d'airain, et elle était couronnée d'une branche de chêne. La blancheur de ses bras et de son teint, ses yeux bleus, ses lèvres de rose, ses longs cheveux blonds, qui flottaient épars, annonçaient la fille des Gaulois, et



contrastaient, par leur douceur, avec sa démarche fière et sauvage. Elle chantait d'une voix mélodieuse des paroles terribles, et son sein découvert s'abaissait et s'élevait comme l'écume des flots.

« Je la suivis à quelque distance. Elle traversa d'abord une châtaigneraie dont les arbres, vieux comme le temps, étaient presque tous desséchés par la cime. Nous marchâmes ensuite plus d'une heure sur une lande couverte de mousse et de fougère. Au bout de cette lande, nous trouvâmes un bois, et au milieu de ce bois une autre bruyère de plusieurs milles de tour. Jamais le sol n'en avait été défriché, et l'on y avait semé des pierres, pour qu'il restât inaccessible à la faux et à la charrue. A l'extrémité de cette arène s'élevait une de ces roches isolées que les Gaulois appellent dolmens, et qui marquent le tombeau de quelque guerrier. Un jour le laboureur, au milieu de ses sillons, contempla ces informes pyramides; effrayé de la grandeur du monument, il attribuera peut-être à des puissances invisibles et funestes ce qui ne sera que le témoignage de la force et de la rudesse de ses aïeux.

« La nuit était descendue. La jeune fille s'arrêta non loin de la pierre, frappa trois fois des mains, en prononçant à haute voix ce mot mystérieux :

« Au gui l'an neuf ! »

« A l'instant je vis briller dans la profondeur du bois mille lumières; chaque chêne enfanta pour ainsi dire un Gaulois; les barbares sortirent en foule de leur retraite: les uns étaient complètement armés; les autres portaient une branche de chêne dans la main droite et un flambeau dans la main gauche. A la faveur de mon déguisement, je me mêle à leur troupe: au premier désordre de l'assemblée succèdent bientôt l'ordre et le recueillement, et l'on commence une procession solennelle. »



Récit d'Eudore : « A quelque distance du château, dans
L'amour de Velléda. un de ces bois appelés chastes par les
druides, on voyait un arbre mort que le

fer avait dépouillé de son écorce. Cette espèce de fantôme se faisait distinguer par sa pâleur au milieu des noirs enfoncements de la forêt. Adoré sous le nom d'Irmisul, il était devenu une divinité formidable pour les barbares, qui dans leurs joies comme dans leurs peines ne savent invoquer que la mort. Autour de ce simulacre, quelques chênes, dont les racines avaient été arrosées du sang humain, portaient suspendues à leurs branches les armes et les enseignes de guerre des Gaulois ; le vent les agitait sur les rameaux, et elles rendaient, en s'entre-choquant, des murmures sinistres.

« J'allais souvent visiter ce sanctuaire plein du souvenir de l'antique race des Celtes. Un soir je rêvais dans ce lieu. L'aquilon mugissait au loin et arrachait du tronc des arbres des touffes de lierre et de mousse. Velléda parut tout à coup.

« Tu me fuis, me dit-elle, tu cherches les endroits les plus déserts pour
« te dérober à ma présence ; mais c'est en vain : l'orage t'apporte Velléda,
« comme cette mousse flétrie qui tombe à tes pieds. »

« Elle se plaça debout devant moi, croisa les bras, me regarda fixement, et me dit :

« J'ai bien des choses à t'apprendre ; je voudrais causer longtemps avec
« toi. Je sais que mes plaintes t'importunent, je sais qu'elles ne te donne-
« ront pas de l'amour ; mais, cruel, je m'enivre de mes aveux, j'aime à me
« nourrir de ma flamme, à t'en faire connaître toute la violence ! Ah ! si tu
« m'aimais, quelle serait notre félicité ! Nous trouverions pour nous
« exprimer un langage digne du Ciel : à présent, il y a des mots qui me
« manquent, parce que ton âme ne répond pas à la mienne. »

« Un coup de vent ébranla la forêt, et une plainte sortit des boucliers
d'airain. Velléda, effrayée, leva la tête, et regardant les trophées suspendus :

« Ce sont les armes de mon père qui gémissent ; elles m'annoncent
quelque malheur. »



« Après un moment de silence, elle ajouta :

« Il faut pourtant qu'il y ait quelque raison à ton indifférence. Tant d'amour aurait dû t'en inspirer. Cette froideur est trop extraordinaire. »

« Elle s'interrompit de nouveau. Sortant tout à coup comme d'une réflexion profonde, elle s'écria :

« Voilà la raison que je cherchais ! Tu ne peux me souffrir, parce que je n'ai rien à t'offrir qui soit digne de toi ! »

« Alors, s'approchant de moi comme en délire, et mettant la main sur mon cœur :

« Guerrier, ton cœur reste tranquille sous la main de l'amour, mais peut-être qu'un trône le ferait palpiter. Parle : veux-tu l'empire ? Une Gauloise l'avait promis à Dioclétien, une Gauloise te le propose ; elle n'était que prophétesse, moi je suis prophétesse et amante. Je peux tout pour toi. Tu le sais, nous avons souvent disposé de la pourpre. J'armerai secrètement nos guerriers. Teutatès te sera favorable, et par mon art je forcerai le ciel à seconder tes vœux. Je ferai sortir les druides de leurs forêts. Je marcherai moi-même aux combats, portant à la main une branche de chêne. Et si le sort nous était contraire, il est encore des antres dans les Gaules où, nouvelle Éponine (1), je pourrais cacher mon époux. Ah ! malheureuse Velléda ! tu parles d'époux, et tu ne seras jamais aimée ! »

« La voix de la jeune barbare expire ; la main qu'elle tenait sur mon cœur retombe ; elle penche sa tête, et son ardeur s'éteint dans des torrents de larmes.

« Cette conversation me remplit d'effroi. Je commençai à craindre que ma résistance ne fût inutile. Mon attendrissement était extrême quand Velléda cessa de parler, et je sensis, tout le reste du jour, la place brûlante de sa main sur mon cœur. »

(1) Eponine était la femme d'un chevalier angrois appelé Sabinus. Son mari étant tombé en disgrâce et ayant été condamné à mort, Eponine l'avait caché dans une grotte où il avait pu, grâce à elle, attendre la fin de sa proscription. »

Récit d'Eudore : La mort de Velléda.

« Pleurant et souriant tour à tour, la plus heureuse et la plus infortunée des créatures, Velléda gardait le silence. L'aube commençait à blanchir les cieux. L'ennemi ne parut point. Je retournai au château, ma victime m'y suivit. Deux fois l'étoile qui marque les derniers pas du jour cacha notre rougeur dans les ombres, et deux fois l'étoile qui rapporte la lumière nous ramena la honte et le remords. A la troisième aurore, Velléda monta sur mon char pour aller chercher Ségenax (1). Elle avait à peine disparu dans les bois de chênes, que je vis s'élever au-dessus des forêts une colonne de feu et de fumée. A l'instant où je découvrais ces signaux, un centurion vint m'apprendre qu'on entendait retentir de village en village les cris que poussent les Gaulois quand ils veulent se communiquer une nouvelle. Je crus que les Francs avaient attaqué quelque partie du rivage, et je me hâtai de sortir avec mes soldats.

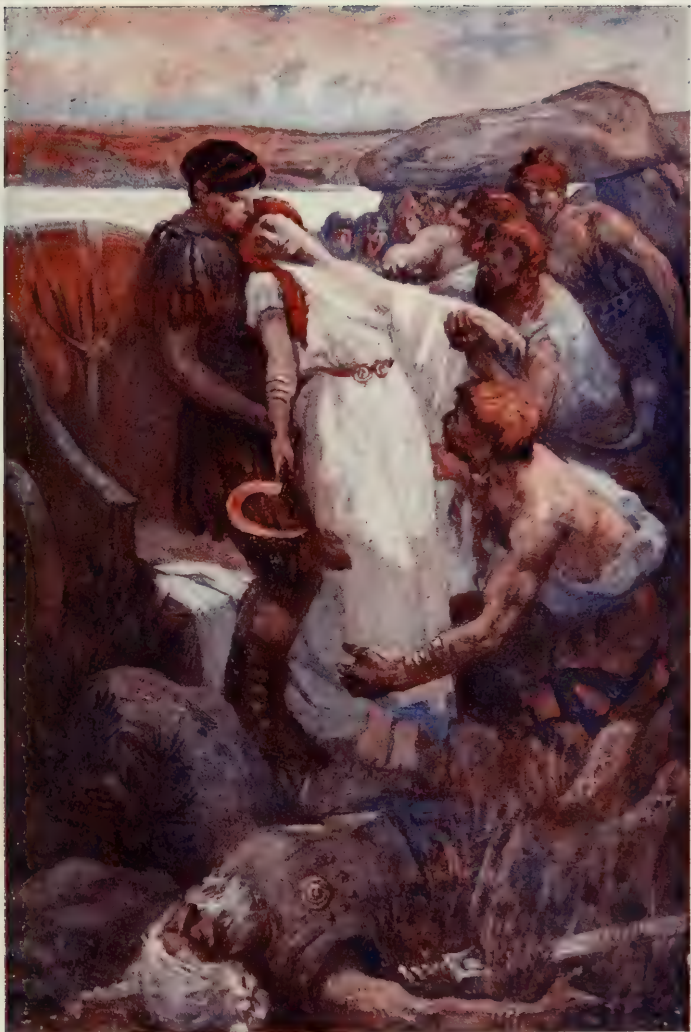
« Bientôt j'aperçois des paysans qui courent de toutes parts. Ils se réunissent à une grande troupe qui s'avance vers moi.

« Un vieillard sort des rangs. Ses épaules tremblaient sous le poids de sa cuirasse et son bras était chargé d'un fer inutile. O surprise ! je crois reconnaître une de ces armures que j'avais vues suspendues au bois des druides. O confusion ! ô douleur ! ce vénérable guerrier était Ségenax !

« Gaulois, s'écria-t-il, j'en atteste ces armes de ma jeunesse que j'ai reprises au tronc d'Irminsule, où je les avais consacrées, voilà celui qui a déshonoré mes cheveux blancs. Un eubage (2) avait suivi ma fille, dont la raison est égarée : il a vu dans l'ombre le crime d'un Romain. La vierge de Sayne a été outragée. Vengez vos filles et vos épouses ; vengez les Gaulois et vos dieux ! »

« Il dit, et me lance un javelot d'une main impuissante. Le dard, sans force, vient tomber à mes pieds ; je l'aurais béni s'il m'eût percé le cœur. Les Gaulois, poussant un cri, se précipitent sur moi ; mes soldats s'avancent

(1) Le père de Velléda. — (2) Prêtre gaulois.



pour me secourir. En vain je veux arrêter les combattants. Ce n'est plus un tumulte passager, c'est un véritable combat dont les clameurs s'élèvent jusqu'au ciel....

« Dans ce moment, un char paraît à l'extrémité de la plaine. Penchée sur les coursiers, une femme échevelée excite leur ardeur et semble vouloir leur donner des ailes. Velléda n'avait point trouvé son père. Elle avait appris qu'il assemblait les Gaulois pour venger l'honneur de sa fille. La druidesse voit qu'elle est trahie, et connaît toute l'étendue de sa faute. Elle vole sur les traces du vieillard, arrive dans la plaine où se donnait le combat fatal, pousse ses chevaux à travers les rangs et me découvre gémissant sur son père étendu mort à mes pieds. Transportée de douleur, Velléda arrête ses coursiers et s'écrie du haut de son char :

« Gaulois, suspendez vos coups. C'est moi qui ai causé vos maux, c'est moi qui ai tué mon père. Cessez d'exposer vos jours pour une fille criminelle! Le Romain est innocent. La vierge de Sayne n'a point été outragée: elle a violé volontairement ses vœux. Puisse ma mort rendre la paix à ma patrie ! »

« Alors, arrachant de son front la couronne de verveine, et prenant à sa ceinture sa faucille d'or, comme si elle allait faire un sacrifice à ses dieux :

« Je ne souillerai plus, dit-elle, ces ornements d'une vestale ! »

« Aussitôt elle porte à sa gorge l'instrument sacré : le sang jaillit. Comme une moissonneuse qui a fini son ouvrage et qui s'endort fatiguée au bout du sillon, Velléda s'affaisse sur le char ; la faucille d'or échappe à sa main défaillante et sa tête se penche doucement sur son épaule. Elle veut prononcer encore le nom de celui qu'elle aime, mais sa bouche ne fait entendre qu'un murmure confus : déjà je n'étais plus que dans les songes de la fille des Gaules, et un invincible sommeil avait fermé ses yeux. »



Récit d'Eudore : La Thébaïde. Touché de la grâce, Eudore a fait publiquement pénitence des fautes de sa vie mondaine, et s'est rendu en Égypte pour demander à l'empereur Dioclétien la permission de se retirer auprès de son père. C'est pendant son séjour en Égypte qu'il a eu l'occasion de connaître les saints solitaires de la Thébaïde.

« De la vallée du palmier on apercevait à l'orient une haute montagne. Je me dirigeai sur cette espèce de phare, qui semblait m'appeler à un port à travers les flots fixes et les ondes épaisses d'un océan de sable. J'arrivai au pied de cette montagne ; je commençai à gravir des rocs noirs et calcinés qui fermaient l'horizon de toutes parts. La nuit était descendue ; je n'entendais que les pas d'une bête sauvage qui marchait devant moi et qui brisait, en passant dans l'ombre, quelques plantes desséchées. Je crus reconnaître le lion de la fontaine. Tout à coup il se mit à rugir : les échos de ces montagnes inconnues semblèrent s'éveiller pour la première fois et répondirent par un murmure sauvage aux accents du lion. Il s'était arrêté devant une caverne dont l'entrée était fermée par une pierre. J'entrevois une faible lumière à travers les fentes du rocher. Le cœur palpitant de surprise et d'espoir, je m'approche, je regarde : ô miracle ! je découvre réellement une lumière au fond de cette grotte !

« Qui que vous soyez, m'écriai-je, vous qui apprivoisez les bêtes farouches, prenez pitié d'un voyageur égaré ! »

« A peine avais-je prononcé ces mots, que j'entendis la voix d'un vieillard qui chantait un cantique de l'Écriture.

« O chrétien ! m'écriai-je de nouveau, recevez votre frère ! »

« A l'instant même je vis paraître un homme cassé de vieillesse, et qui semblait réunir sur sa tête autant d'années que Jacob. Il était vêtu d'une robe de feuilles de palmier :

« Étranger, me dit-il, soyez le bienvenu ! Vous voyez un homme qui est sur le point d'être réduit en poussière. L'heure de mon heureux sommeil



« est arrivée, mais je puis encore vous donner l'hospitalité pour quelques moments. Entrez, mon frère, dans la grotte de Paul »

« Je suivis, en tremblant de respect, ce fondateur du christianisme dans les sables de la Thébaïde.

« Au fond de la grotte, un palmier, étendant et entrelaçant ses branches de toutes parts, formait une espèce de vestibule. Une fontaine très claire coulait auprès. De cette fontaine sortait un petit ruisseau qui, à peine échappé de sa source, rentrait dans le sein de la terre. Paul s'assit avec moi au bord de l'eau, et le lion qui m'avait montré le puits de l'Arabe se vint coucher à nos pieds.

« Étranger, me dit l'anachorète avec une bienheureuse simplicité, comment vont les choses du monde? Bâtit-on encore des villes? Quel est le maître qui règne aujourd'hui? Il y a cent treize ans que j'habite cette grotte : depuis cent ans je n'ai vu que deux hommes, vous aujourd'hui, et Antoine, l'héritier de mon désert, qui vint frapper hier à ma porte, et qui reviendra demain pour m'ensevelir. »

« En achevant ces mots, Paul alla chercher dans le trou d'un rocher un pain du plus pur froment. Il me dit que la Providence lui fournissait chaque jour une pareille nourriture. Il m'invita à rompre avec lui le don céleste. Nous bûmes un peu d'eau dans le creux de notre main ; et après ce repas frugal, l'homme saint me demanda quels événements m'avaient conduit dans cette retraite inaccessible. Après avoir entendu la déplorable histoire de ma vie :

« Eudore, me dit-il, vos fautes ont été grandes, mais il n'est rien que ne puissent effacer des larmes sincères. Ce n'est pas sans dessein sur vous que la Providence vous a fait voir le christianisme naissant par toute la terre. Vous le retrouvez encore dans cette solitude, parmi les lions, sous les feux du tropique, comme vous l'avez rencontré au milieu des ours et des glaces du pôle. Soldat de Jésus-Christ, vous êtes destiné à combattre et à vaincre pour la foi. O Dieu ! dont les voies sont incompréhensibles, c'est toi qui as conduit ce jeune confesseur dans cette grotte, afin que je lui dévoile l'avenir, et qu'en achevant de lui faire connaître sa religion, je complète en lui, par la grâce, l'œuvre que la nature a commencée ! Eudore, reposez-vous ici toute cette journée ; demain, au lever du soleil, nous irons prier Dieu sur la montagne, et je vous parlerai avant de mourir. »

Les fiançailles d'Eudore et de Cymodocée.

Cymodocée s'avancait involontairement vers le lieu où le fils de Lasthénès avait achevé de conter son histoire. Lorsqu'une chevrette des Pyrénées s'est reposée pendant le jour avec le pasteur au fond d'un vallon, si, la nuit, s'échappant de la crèche, elle vient chercher le pâturage accoutumé, le berger la retrouve le matin, sous le cytise en fleur qu'il a choisi pour abri : ainsi la fille d'Homère monte peu à peu vers la grotte habitée par le chasseur arcadien. Tout à coup elle entrevoit comme une ombre immobile à l'entrée de cette grotte ; elle croit reconnaître Eudore. Elle s'arrête ; ses genoux tremblent sous elle ; elle ne peut ni fuir ni avancer. C'était le fils de Lasthénès lui-même ; il priait, environné des marques de sa pénitence : le cilice, la cendre, la tête blanchie d'un martyr, excitaient ses larmes et animaient sa foi. Il entend les pas de Cymodocée, il voit cette vierge charmante prête à tomber sur la terre, il vole à son secours, il la soutient dans ses bras, il se défend à peine de la presser sur son cœur. Ce n'est plus ce chrétien si grave, si rigide : c'est un homme plein d'indulgence et de tendresse, qui veut attirer une âme à Dieu et obtenir une épouse divine.

Comme un laboureur porte doucement à la bergerie l'agneau que la ronce a déchiré, ainsi le fils de Lasthénès enlève dans ses bras Cymodocée, et la dépose sur un banc de mousse à l'entrée de la grotte. Alors la fille de Démocus, d'une voix tremblante :

— Me pardonneras-tu d'avoir encore troublé tes mystères ? Un dieu, je ne sais quel dieu, m'a égarée comme la première nuit.

— Cymodocée, répondit Eudore aussi tremblant que la prêtresse des Muses, ce Dieu qui vous a égarée est mon Dieu, mon Dieu qui vous cherche et qui veut peut-être vous donner à moi.

La fille d'Homère répliqua :

— Ta religion défend aux jeunes hommes de s'attacher aux jeunes filles et aux jeunes filles de suivre les pas des jeunes hommes : tu n'as aimé que lorsque tu étais infidèle à ton Dieu.



J. H.

Cymodocée rougit. Eudore s'écria :

— Ah ! je n'ai jamais aimé quand j'offensais ma religion. Je le sens, à présent, que j'aime par la volonté de mon Dieu...

Cymodocée prêtait une oreille attentive à ce discours ; je ne sais quoi d'étonnant se passait au fond de son cœur. Il lui semblait qu'un bandeau tombait tout à coup de ses yeux et qu'elle découvrait une lumière lointaine et divine. La sagesse, la raison, la pudeur, et l'amour s'offraient pour la première fois à ses regards dans une alliance inconnue. Cette tristesse évangélique que le chrétien mêle à tous les sentiments de la vie, cette voix douloureuse qu'il fait sortir du sein des plaisirs, achevaient d'étonner et de confondre la fille d'Homère. Eudore lui présentant le crucifix :

— Voilà, lui dit-il, le Dieu de charité, de paix, de miséricorde, et pourtant le Dieu persécuté ! O Cymodocée ! c'est sur cette image auguste que je pourrais seulement recevoir votre foi, si vous me jugiez digne de devenir votre époux. Jamais l'autel de vos idoles, jamais le carquois de votre Amour ne verront l'adorateur du Christ uni à la prêtresse des Muses.

Quel moment pour la fille d'Homère ! Passer tout à coup des idées voluptueuses de la mythologie à un amour juré sur un crucifix ! Ces mains, qui n'avaient jamais porté que les guirlandes des Muses et les bandelettes des sacrifices, sont chargées pour la première fois du signe redoutable du salut des hommes. Cymodocée, que l'ange des saintes amours a blessée comme Eudore et qu'un charme irrésistible entraîne promet aisément de se faire instruire dans la religion du maître de son cœur.

— Et d'être mon épouse ! dit Eudore en pressant les mains de la vierge timide.

— Et d'être ton épouse ! répéta la jeune fille tremblante.

Doux serment qu'elle prononce devant le Dieu des larmes et du malheur.



Eudore à Athènes. Monté sur un coursier de Thessalie et suivi d'un seul serviteur, le fils de Lasthénès avait quitté Lacédémone ; il marchait vers Argos, par le chemin de la montagne. La religion et l'amour remplissaient son âme de résolutions généreuses. Dieu, qui voulait l'élever au plus haut degré de la gloire, le conduisait à ces grands spectacles qui nous apprennent à mépriser les choses de la terre. Eudore, errant sur des sommets arides, foulait le patrimoine du Roi des rois. Pendant trois soleils il presse les flancs de son coursier, et vient se reposer un moment dans Argos. Tous ces lieux, encore remplis des noms d'Hercule, de Pélops, de Clytemnestre, d'Iphigénie, n'offraient que des débris silencieux. Il voit ensuite les portes solitaires de Mycènes et la tombe ignorée d'Agamemnon : il ne cherche à Corinthe que les monuments où l'Apôtre fit entendre sa voix. En traversant l'isthme dépeuplé, il se rappelle ces jeux chantés par Pindare, qui participaient en quelque sorte de l'éclat et de la toute-puissance des dieux ; il cherche à Mégare les foyers de son aïeule qui recueillit les cendres de Phocion. Tout était désert à Éleusis, et, dans le canal de Salamine, une seule barque de pêcheur était attachée aux pierres d'un môle détruit. Mais lorsque, suivant la voie Sacrée, le fils de Lasthénès eut gravi le mont Pœcile, et que la plaine de l'Attique s'offrit à ses regards, il s'arrêta saisi d'admiration et de surprise : la citadelle d'Athènes, élégamment découpée dans la forme d'un piédestal, portait au ciel le temple de Minerve et les Propylées ; la ville s'étendait à sa base, et laissait voir les colonnes confuses de mille autres monuments. Le mont Hymette faisait le fond du tableau, et un bois d'oliviers servait de ceinture à la cité de Minerve.

La statue de l'Amour annonce au fils de Lasthénès l'entrée des jardins de Platon. Adrien, en rendant à l'Académie son ancienne splendeur, n'avait fait qu'ouvrir un asile aux songes de l'esprit humain. Quiconque était parvenu au grade de sophiste semblait avoir acquis le privilège de l'insolence et de l'erreur. Le cynique, à peine couvert d'une petite chlamyde sale et déchirée, insultait, avec son bâton et sa besace, au platonicien



enveloppé dans un large manteau de pourpre ; le stoïcien, vêtu d'une longue robe noire, déclarait la guerre à l'épicurien couronné de fleurs. De toutes parts retentissaient les cris de l'école, que les Athéniens appelaient le chant des cygnes et des sirènes ; et les promenades qu'avait immortalisées un génie divin étaient abandonnées aux plus imposteurs comme aux plus inutiles des hommes....

Jamais si brillant spectacle n'avait frappé les regards d'Eudore. Athènes s'offrait à lui dans toutes ses pompes, le mont Hymette s'élevait à l'orient comme revêtu d'une robe d'or ; le Pentélique se courbait vers le septentrion pour aller joindre le Permetta ; le mont Icare s'abaissait au couchant, et laissait voir derrière lui la cime sacrée du Cythéron ; au midi la mer, le Pirée, les rivages d'Égine, les côtes d'Épidaure, et, dans le lointain, la citadelle de Corinthe, terminaient le cercle entier de la patrie des arts, des héros et des dieux.

Ajoutez à ce tableau le mouvement que la fête des Panathénées répandait dans la ville et dans la campagne. Là de jeunes Canéphores rapportaient aux jardins de Vénus les corbeilles sacrées, ici le Péplus flottait encore au mât du vaisseau qui se mouvait par ressorts ; des chœurs répétaient les chansons d'Harmodius et d'Aristogiton ; les chars roulaient vers le Stade ; les citoyens couraient au Lycée, au Pœcile, au Céramique ; la foule se pressait surtout au théâtre de Bacchus, placé sous la citadelle ; et la voix des acteurs, qui représentaient une tragédie de Sophocle, montait par intervalles jusqu'à l'oreille du fils de Lasthénès.

Cymodocée parut : à son vêtement sans tache, à son front virginal, à ses yeux d'azur, à la modestie de son maintien, les Grecs l'auraient prise pour Minerve elle-même sortant de son temple et prête à rentrer dans l'Olympe, après avoir reçu l'encens des mortels.

Eudore est venu à Athènes avec Cymodocée et Demodocus : mais bientôt les deux fiancés ont dû se séparer. Pendant qu'Eudore se rendait à Rome, pour essayer de se défendre devant Dioclétien des perfides accusations de son rival Hiéroclès, sa fiancée, accompagnée du fidèle Dorothee, s'est mise en route vers la Palestine, à la fois afin de visiter les Lieux Saints et avec l'espérance d'être instruite par saint Jérôme dans les vérités du dogme chrétien.

L'arrivée de Cymodocée en Palestine.

Dorothee et la fille de Démodocus étaient encore troublés par les souvenirs d'Amathonte, lorsqu'ils découvrirent le sommet du Carmel. Peu à peu la plaine de la Palestine sort de l'onde et se dessine le long de la mer ; les montagnes de la Judée se montrent derrière cette plaine ; le vaisseau vint en silence, au milieu de la nuit, jeter l'ancre dans le port de Joppé (1) : plus sacré que le vaisseau d'Hiram chargé des cèdres du Temple, il portait le temple vivant de Jésus-Christ et l'innocence, préférable au bois parfumé. Les passagers chrétiens descendent au rivage ; ils se prosternent, et baisent avec transport la terre où s'accomplit leur salut. Dorothee et la jeune catéchumène se réunissent à une troupe de pèlerins qui devaient partir au point du jour pour Jérusalem.

L'aube avait à peine blanchi les cieux, que l'on entendit la voix de l'Arabe conducteur de la troupe : il entonnait le chant du départ de la caravane. Aussitôt les pèlerins s'apprêtent ; les dromadaires fléchissent les genoux et reçoivent sur leurs dos voûtés les pesants fardeaux ; les ânes robustes, les cauales légères portent les voyageurs. Cymodocée, qui attirait tous les regards, était assise, avec sa nourrice, sur un chameau orné de tapis, de plumes, et de banderoles ; Rebecca montra moins de pudeur quand elle se voila la tête en apercevant Isaac qui venait au-devant d'elle ; Rachel parut moins belle aux yeux de Jacob lorsqu'elle quitta ses pères, emportant ses dieux domestiques. Dorothee et ses serviteurs marchaient aux côtés de la fille de Démodocus, et veillaient aux pas de son chameau.

On quitte les murs de Joppé, qu'embellissent des bois de lentisques et de grenadiers semblables à des rosiers chargés de pommes rouges ; on traverse la plaine de Saron, qui dans l'Écriture partage avec le Carmel et le Liban l'honneur d'être l'image de la beauté : elle était couverte de ces fleurs dont Salomon, dans toute sa pompe royale, ne pouvait égarer la magnificence. Bientôt on pénètre dans les montagnes de Judée par le hameau qui vit naître l'heureux coupable à qui Jésus-Christ promit le

(1) Aujourd'hui Jaffa.



ciel sur la croix. Les pieux voyageurs vous saluèrent aussi, berceau de Jérémie, vous qui respirez encore la tristesse du prophète des douleurs : Ils franchissent le torrent qui fournit au berger de Bethléem les pierres dont il frappa le Philistin ; ils s'enfoncent dans un désert où des figuiers sauvages clairsemés étalaient au vent brûlant du midi leurs feuilles noircies : la terre, qui jusque-là avait conservé quelque verdure, se dépouille ; les flancs des monts s'élargissent et prennent à la fois un air plus grand et plus stérile. Peu à peu la végétation se retire et meurt ; les mousses mêmes disparaissent ; une teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers. Parvenus à un col élevé, tout à coup les pèlerins découvrent un vieux mur surmonté de la cime de quelques édifices nouveaux. Le guide s'écrie : « Jérusalem ! » et la troupe, soudain arrêtée par un mouvement involontaire, répète : « Jérusalem ! Jérusalem ! »

A l'instant les chrétiens se précipitent de leurs caavales ou de leurs chameaux. Ceux-ci se prosternent trois fois, ceux-là se frappent le sein en poussant des sanglots ; les uns apostrophent la ville sacrée dans le langage le plus pathétique, les autres restent muets d'étonnement, le regard attaché sur Jérusalem. Mille souvenirs accablent à la fois le cœur et l'esprit : souvenirs qui n'embrassent rien moins que la durée du monde ! O muse de Sion, toi seule pourrais peindre ce désert qui respire la divinité de Jéhovah et la grandeur des prophètes !

Entre la vallée du Jourdain et les plaines de l'Idumée s'étend une chaîne de montagnes qui commence aux champs fertiles de la Galilée et va se perdre dans les sables de l'Yémen. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocaillieux ; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris ; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Le Baptême de Cymodocée.

Aussitôt Jérôme (1) descend dans le fleuve, Cymodocée y descend après lui. Dorothée, unique témoin de cette scène, se met à genoux sur la rive. Il sert de père spirituel à Cymodocée, et lui confirme le nom d'Esther. Les flots se divisent autour de la chaste catéchumène, comme ils se partagèrent au même lieu autour de l'arche sainte. Les plis de sa robe virgine, entraînés par le courant, s'enflent au loin derrière elle ; elle incline sa tête devant Jérôme, et, d'une voix qui charme les roseaux du Jourdain, elle renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. L'anachorète, puisant l'eau régénératrice avec une coquille du fleuve, la verse, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, sur le front de la fille d'Homère. Ses cheveux, dénoués, tombent des deux côtés de sa tête sous le poids de l'onde rapide qui suit et déroule leurs anneaux : ainsi la douce pluie du printemps humecte des jasmins fleuris et glisse le long de leurs tiges parfumées. Oh ! qu'il était attendrissant, ce baptême furtif dans les eaux du Jourdain ! Combien elle était touchante, cette vierge qui, cachée au fond d'un désert, déroba, pour ainsi dire, le ciel ! Seule, la souveraine beauté parut plus belle en ce lieu, lorsque, les nuées s'entr'ouvrant, l'Esprit de Dieu descendit sur Jésus-Christ en forme de colombe et que l'on entendit une voix qui disait :

« Celui-ci est mon fils bien-aimé ! »

Cymodocée sort des ondes pleine de foi et de courage contre les maux de la vie : la nouvelle chrétienne, portant Jésus-Christ dans son cœur, ressemblait à une femme qui, devenue mère, trouve tout à coup pour son fils des forces qu'elle n'avait pas pour elle-même.

En ce moment, une troupe d'Arabes se montra non loin du fleuve. Jérôme, d'abord effrayé, reconnut bientôt une tribu chrétienne, dont il avait été l'apôtre. Cette petite Église, où Dieu était adoré sous une tente, comme aux jours de Jacob, n'avait point échappé à la persécution. Les sol-

(1) Saint Jérôme était venu, comme l'on sait, demeurer en Palestine, afin de mieux « documenter » sa traduction et son commentaire des Saintes Écritures.



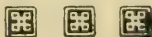
dats romains lui avaient enlevé ses cavales et ses troupeaux : les chameaux seuls lui étaient restés. Le chef les avait appelés de loin, en s'enfuyant dans la montagne, et ils s'étaient empressés de le suivre : ces fidèles serviteurs avaient porté à leurs maîtres le tribut d'un lait abondant, comme s'ils avaient deviné que ces maîtres n'avaient plus d'autre nourriture.

Jérôme vit dans cette rencontre la main de la Providence. -

— Ces Arabes, dit-il à Dorothée, vous conduiront chez nos frères de Ptolémaïs, où vous trouverez facilement un vaisseau pour l'Italie.

— Gazelle au doux regard et aux pieds légers, vierge plus agréable qu'une source limpide, dit le chef des Arabes à Cymodocée, ne crains rien : je te conduirai partout où tu le désireras, si Jérôme, notre père, l'ordonne.

Le jour étant trop avancé pour se mettre en marche, on s'arrête au bord du fleuve ; on égorge un agneau qu'on fait rôtir tout entier ; on le sert sur un plateau de bois d'aloès ; chacun déchire une partie de la victime ; on boit un peu de ce lait que le chameau puise dans un sable aride et qu'il conserve le goût de la datte savoureuse. La nuit vient. On s'assied autour d'un bûcher. Attachés à des piquets, les chameaux forment un second cercle en dehors des descendants d'Ismaël. Le père de la tribu raconte les maux que l'on faisait souffrir aux chrétiens. A la lueur du feu, on voyait ses gestes expressifs, sa barbe noire, ses dents blanches, les diverses formes qu'il donnait à son vêtement dans l'action de son récit. Ses compagnons l'écoutaient avec une attention profonde : tous penchés en avant, le visage sur la flamme, tantôt ils poussaient un cri d'admiration, tantôt ils répétaient avec emphase les paroles de leur chef ; quelques têtes de chameaux s'avançaient au-dessus de la troupe et se dessinaient dans l'ombre. Cymodocée contemplait en silence cette scène de pasteurs de l'Orient ; elle admirait cette religion qui portait des hordes sauvages à secourir la faiblesse et l'innocence, tandis que les faux dieux ramenaient les Romains à la barbarie et étouffaient dans leur cœur la justice et la pitié.



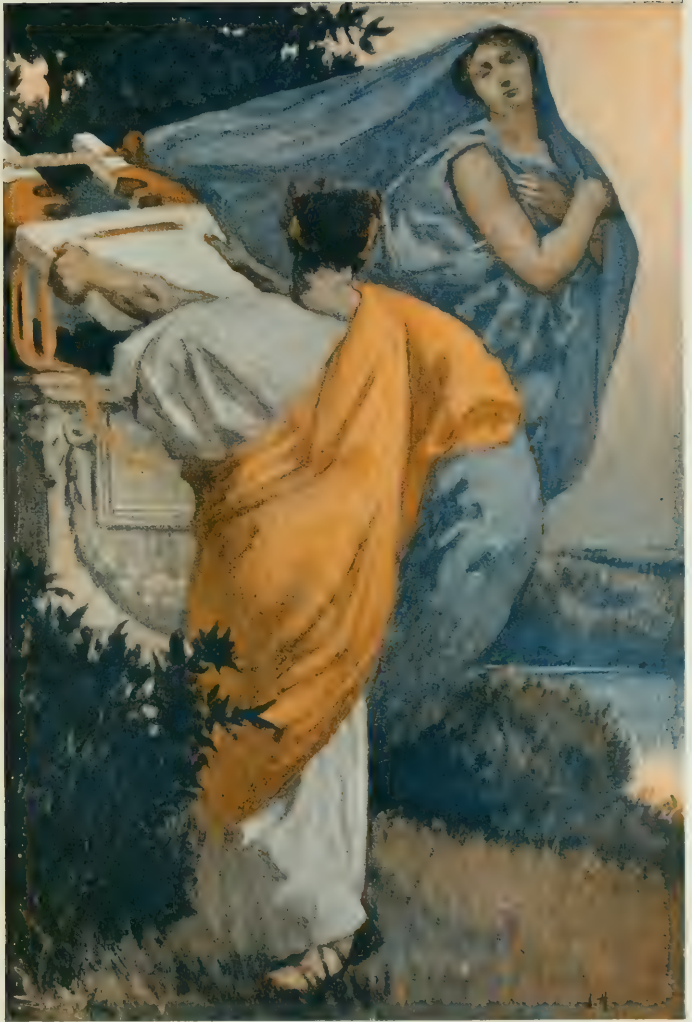
**Adieux du poète à
la Muse.**

O Muse, qui daignas me soutenir dans une carrière aussi longue que périlleuse, retourne maintenant aux célestes demeures ! J'aperçois les bornes de la course ; je vais descendre du char, et pour chanter l'hymne des morts je n'ai plus besoin de ton secours. Quel Français ignore aujourd'hui les cantiques funèbres ? Qui de nous n'a mené le deuil autour d'un tombeau, n'a fait retentir le cri des funérailles ? C'en est fait, ô Muse, encore un moment, et pour toujours j'abandonne tes autels ! Je ne dirai plus les amours et les songes séduisants des hommes : il faut quitter la lyre avec la jeunesse. Adieu, consolatrice de mes beaux jours, toi qui partageas mes plaisirs et bien souvent mes douleurs ! Puis-je me séparer de toi sans répandre des larmes ! J'étais à peine sorti de l'enfance, tu montas sur mon vaisseau rapide et tu chantas les tempêtes qui déchiraient ma voile ; tu me suivis sous le toit d'écorce du sauvage et tu me fis trouver dans les solitudes américaines les bois du Pinde (1). A quel bord n'as-tu pas conduit mes rêveries ou mes malheurs ? Porté sur ton aile, j'ai découvert au milieu des nuages les montagnes désolées de Morven, j'ai pénétré les forêts d'Erminul, j'ai vu couler les flots du Tibre, j'ai salué les oliviers du Céphise et les lauriers de l'Eurotas. Tu me montras les hauts cyprès du Bosphore et les sépulcres déserts du Simois. Avec toi je traversai l'Hermus, rival du Pactole ; avec toi j'adorai les eaux du Jourdain et je priai sur la montagne de Sion. Memphis et Carthage nous ont vus méditer sur leurs ruines, et, dans les débris des palais de Grenade, nous évoquâmes les souvenirs de l'honneur et de l'amour. Tu me disais alors :

« Sache apprécier cette gloire dont un obscur et faible voyageur peut parcourir le théâtre en quelques jours ! »

O Muse, je n'oublierai point tes leçons ! Je ne laisserai point tomber mon cœur des régions élevées où tu l'as placé. Les talents de l'esprit que tu dispenses s'affaiblissent par le cours des ans, la voix perd sa fraîcheur, les doigts se glacent sur le luth ; mais les nobles sentiments que tu inspires

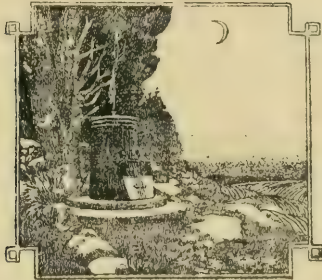
(1) Allusion au voyage du jeune Chateaubriand en Amérique



peuvent rester quand tes autres dons ont disparu. Fidèle compagne de ma vie, en remontant dans les cieus laisse-moi l'indépendance et la vertu! Qu'elles viennent, ces vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la poésie et m'ouvrir les pages de l'histoire! J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge ; j'emploierai l'âge des regrets au tableau sévère de la vérité.

Mais que dis-je ! ne l'ai-je point déjà quitté le doux pays du mensonge ? Ah ! les maux que Galérius a fait souffrir aux chrétiens ne sont pas de vaines fictions !

Reprenant ensuite son récit, l'auteur nous fait voir Eudore condamné par l'empereur Galérius, et livré aux bêtes dans l'amphithéâtre de Vespasien, en punition de sa fidélité à la foi chrétienne. Cymodocée, qui se trouve également à Rome avec son père, et qui est devenue désormais l'épouse d'Eudore, apprendra bientôt la sentence prononcée contre son mari, et s'enfuira d'auprès de Demodocus pour aller rejoindre son mari dans l'amphithéâtre de Vespasien.



Eudore se prépare au martyre. Cependant le peuple s'assemblait à l'amphithéâtre de Vespasien : Rome entière

était accourue pour boire le sang des martyrs. Cent mille spectateurs, les uns voilés d'un pan de leur robe, les autres portant sur la tête une ombelle, étaient répandus sur les gradins. La foule, vomie par les portiques, descendait et montait le long des escaliers extérieurs, et prenait son rang sur les marches revêtues de marbre. Des grilles d'or défendaient le banc des sénateurs de l'attaque des bêtes féroces. Pour rafraîchir l'air, des machines ingénieuses faisaient monter des sources de vin et d'eau safranée, qui retombaient en rosée odoriférante. Trois mille statues de bronze, une multitude infinie de tableaux, des colonnes de jaspé et de porphyre, des balustres de cristal, des vases d'un travail précieux, décoraient la scène. Dans un canal creusé autour de l'arène nageaient un hippopotame et des crocodiles ; cinq cents lions, quarante éléphants, des tigres, des panthères, des taureaux, des ours accoutumés à déchirer des hommes, rugissaient dans les cavernes de l'amphithéâtre. Des gladiateurs non moins féroces essayaient çà et là leurs bras ensanglantés. Ajoutez les derniers hurlements des Ménades couchées dans les rues et expirant sous l'effort de leur dieu, et vous connaîtrez toutes les pompes et tout le déshonneur de l'esclavage.

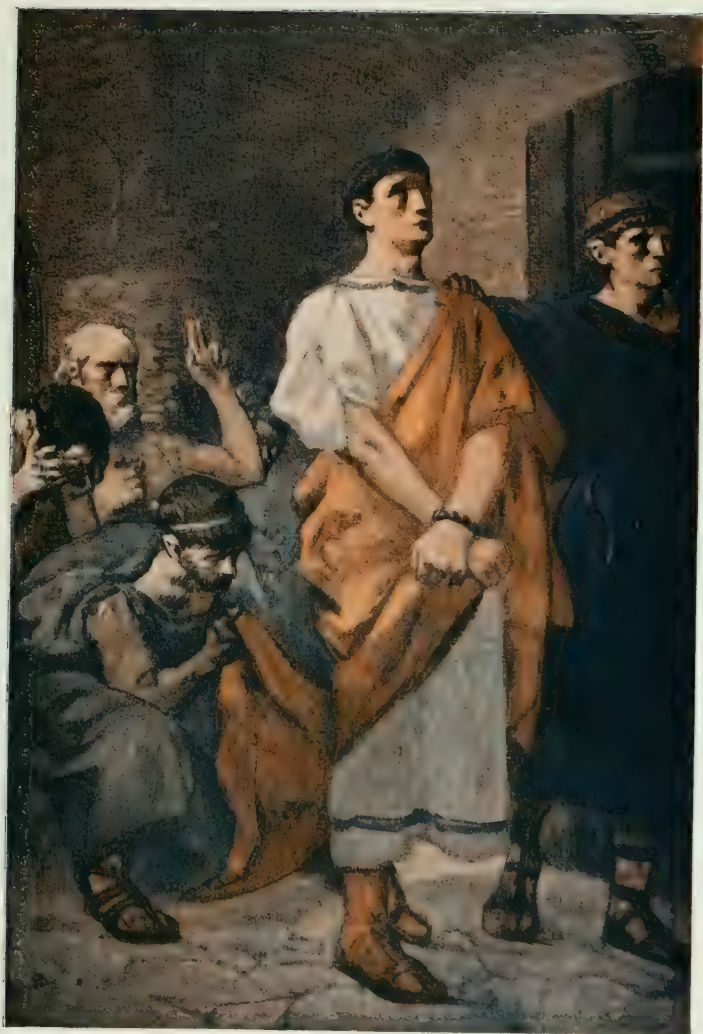
Les prétoriens chargés de conduire les confesseurs au martyre assiégeaient déjà les portes de la prison de Saint-Pierre. Eudore, selon les ordres de Galérius, devait être séparé de ses frères et choisi pour combattre le premier : ainsi, dans une troupe valeureuse, on cherche à terrasser d'abord le héros qui la guide. Le gardien de la prison s'avance à la porte du cachot, et appelle le fils de Lasthénès.

— Me voici, dit Eudore ; que voulez-vous ?

— Sors pour mourir ! s'écria le gardien.

— Pour vivre ! répondit Eudore.

Et il se lève de la pierre où il était couché. Cyrille, Gervais, Protas, Rogatien et son frère Victor, Genès, Perséus l'ermite du Vésuve, ne peuvent retenir leurs larmes.



— Confesseurs, leur dit Eudore, nous allons bientôt nous retrouver. Un instant séparés sur la terre, nous nous rejoindrons dans le ciel.

Eudore avait réservé pour ce dernier moment une tunique blanche, destinée jadis à sa pompe nuptiale ; il ajoute à cette tunique un manteau brodé par sa mère : il paraît plus beau qu'un chasseur d'Arcadie qui va disputer le prix des combats de l'arc ou de la lyre, dans les champs de Mantinée.

Le peuple et les prétoriens, impatients, appellent le fils de Lasthénès à grands cris.

— Allons ! dit le martyr.

Et, surmontant les douleurs du corps par la force de l'âme, il franchit le seuil du cachot. Cyrille s'écrie :

— Fils de la femme, on vous a donné un front de diamant ; ne les craignez point, et n'ayez pas de peur devant eux !

Les évêques entonnent le cantique des louanges, nouvellement composé à Carthage par Augustin (1), ami d'Eudore :

« O Dieu, nous te louons ! ô Dieu, nous te bénissons ! Les cieux, les anges, les trônes, les chérubins, te proclament trois fois saint, Seigneur, Dieu des armées ! »

Les évêques chantaient encore l'hymne de la victoire, et Eudore, sorti de la prison, jouissait déjà de son triomphe : il était livré aux outrages. Le centurion de la garde le poussa rudement, et lui dit :

— Tu te fais bien attendre !

— Compagnon, répondit Eudore en souriant, je marchais aussi vite que vous à l'ennemi ; mais aujourd'hui, vous le voyez, je suis blessé.

On lui attacha sur la poitrine une feuille de papyrus, portant ces deux mots :

EUDORE, CHRÉTIEN.

(1) Saint Augustin.



L'arrivée de Cymodocée dans l'amphithéâtre.

Cymodocée ne rencontre point d'obstacles à sa fuite. Qui aurait pu deviner ses desseins? Elle descend sous le péristyle, et, ouvrant la porte extérieure, elle s'élançe dans cette Rome qui lui était inconnue.

Elle erre d'abord par des rues désertes : tout le peuple s'était porté vers l'amphithéâtre. Elle ne sait où tourner ses pas ; elle s'arrête et prête une oreille attentive, comme une sentinelle qui cherche à surprendre le bruit de l'ennemi. Il lui semble entendre un murmure lointain ; elle court aussitôt de ce côté : plus elle approche, plus s'accroît le murmure. Bientôt elle aperçoit une longue file de soldats, d'esclaves, de femmes, d'enfants, de vieillards qui suivaient tous le même chemin ; elle voit passer des litières, voler des chars et des cavaliers. Mille accents, mille voix s'élèvent, et, dans cette rumeur confuse, Cymodocée distingue ce cri répété :

« Les chrétiens aux bêtes ! »

— Me voici ! dit-elle avant qu'on pût l'entendre.

Et elle s'avancait sur une hauteur qui dominait la foule répandue autour de l'amphithéâtre. Cymodocée, descendant de la colline au lever de l'aurore, parut comme cette étoile du matin que la nuit prête un moment au jour. La Grèce, à genoux, l'eût prise pour l'amante de Zéphyre ou de Céphale ; Rome reconnut à l'instant une chrétienne : sa robe d'azur, son voile blanc, son manteau noir, la trahirent encore moins que sa modestie.

— C'est une chrétienne échappée ! s'écria la foule ; arrêtons-la !

— Oui, répondit Cymodocée en rougissant devant cette multitude, je suis chrétienne, mais je ne suis point échappée : je ne suis qu'égarée. J'ai pu me tromper de chemin, moi qui suis jeune et née loin d'ici sur le rivage de la Grèce, ma douce patrie. Puissants enfants de Romulus, voulez-vous me conduire à l'amphithéâtre ?

Ce langage, qui aurait désarmé des tigres, n'attira sur Cymodocée que des railleries et des outrages. Elle était tombée dans un groupe d'hommes et de femmes chancelant sous les fumées du vin. Une voix voulut dire que cette Grecque n'était peut-être pas condamnée aux bêtes.



— Je le suis, répondit la jeune chrétienne avec timidité ; on m'attend à l'amphithéâtre.

La troupe aussitôt l'y conduisit en poussant des hurlements. Le gladiateur commis à l'introduction des martyrs n'avait point d'ordres pour cette victime, et refusait de l'admettre au lieu du sacrifice ; mais une des portes de l'arène, venant à s'ouvrir, laisse voir Eudore dans l'enceinte : Cymodocée s'élança comme une flèche légère, et va tomber dans les bras de son époux.

Cent mille spectateurs se lèvent sur les gradins de l'amphithéâtre, et s'agitent en tumulte. On se penche en avant, on regarde dans l'arène, on se demande quelle est cette femme qui vient de se jeter dans les bras du chrétien. Ceux-ci disaient :

— C'est son épouse, c'est une chrétienne qui va mourir : elle porte la robe des condamnés.

Ceux-là :

— C'est l'esclave d'Hiéroclès, nous la reconnaissons ; c'est cette Grecque qui s'est déclarée ennemie des dieux lorsque nous voulions la sauver.

Quelques voix timides :

— Elle est si jeune et si belle !

Mais la multitude :

— Eh bien ! qu'elle soit livrée aux bêtes, avant de multiplier dans l'empire la race des impies !

L'horreur, le ravissement, une affreuse douleur, une joie inouïe, ôtaient la parole au martyr : il pressait Cymodocée sur son cœur ; il aurait voulu la repousser ; il sentait que chaque minute écoulée amenait la fin d'une vie pour laquelle il eût donné un million de fois la sienne. A la fin il s'écrie, en versant des torrents de pleurs :

— O Cymodocée ! que venez-vous faire ici ? Dieu ! est-ce dans ce moment que je devais jamais vous voir ? Quel charme ou quel malheur vous a conduite sur ce champ de carnage ? Pourquoi venez-vous ébranler ma foi ? Comment pourrai-je vous voir mourir ?

— Seigneur, dit Cymodocée avec des sanglots, pardonnez à votre servante. J'ai lu dans vos livres saints : « La femme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son époux. » J'ai quitté mon père, je me suis dérobée à son amour pendant son sommeil : je viens demander votre grâce à Galérius ou partager votre mort.

Le martyr d'Eudore et de Cymodocée. Tout à coup retentit le bruit des armes : le pont qui conduisait du palais de l'empereur à l'amphithéâtre s'abaisse, et Galérius

ne fait qu'un pas de son lit de douleur au carnage : il avait surmonté son mal, pour se présenter une dernière fois au peuple. Il sentait à la fois l'empire et la vie lui échapper : un messenger arrivé des Gaules venait de lui apprendre la mort de Constance ; Constantin, proclamé César par les légions, s'était en même temps déclaré chrétien, et se disposait à marcher vers Rome. Ces nouvelles, en portant le trouble dans l'âme de Galérius, avaient rendu plus cuisante la plaie hideuse de son corps ; mais, renfermant ses douleurs dans son sein, soit qu'il cherchât à se tromper lui-même, soit qu'il voulût tromper les hommes, ce spectre vint s'asseoir au balcon impérial, comme la mort couronnée. Quel contraste avec la beauté, la vie, la jeunesse, exposées dans l'arène à la fureur des léopards !

Lorsque l'empereur parut, les spectateurs se levèrent et lui donnèrent le salut accoutumé. Eudore s'incline respectueusement devant César. Cymodocée s'élance sous le balcon pour demander à l'empereur la grâce d'Eudore et s'offrir elle-même en sacrifice. La foule tira Galérius de l'embarras de se montrer miséricordieux ou cruel : depuis longtemps elle attendait le combat ; la soif du sang avait redoublé à la vue des victimes. On crie de toutes parts :

— Les bêtes ! Qu'on lâche les bêtes ! Les impies aux bêtes !

Eudore veut parler au peuple en faveur de Cymodocée ; mille voix étouffent sa voix :

— Qu'on donne le signal ! Les bêtes ! Les chrétiens aux bêtes !

Le son de la trompette se fait entendre : c'est l'annonce de l'apparition des bêtes féroces. Le chef des rétiaires traverse l'arène et vient ouvrir la loge d'un tigre connu par sa férocité.

Alors s'élève entre Eudore et Cymodocée une contestation à jamais mémorable : chacun des deux époux voulait mourir le dernier.

— Eudore, disait Cymodocée, si vous n'étiez pas blessé, je vous deman-



derais à combattre la première ; mais à présent j'ai plus de force que vous, et je puis vous voir mourir.

— Cymodocée, répondit Eudore, il y a plus longtemps que vous que je suis chrétien : je pourrai mieux supporter la douleur ; laissez-moi quitter la terre le dernier !

En prononçant ces paroles, le martyr se dépouille de son manteau ; il en couvre Cymodocée, afin de mieux dérober aux yeux des spectateurs les charmes de la fille d'Homère, lorsqu'elle sera traînée sur l'arène par le tigre.

La trompette sonne pour la seconde fois.

On entend gémir la porte de fer de la caverne du tigre : le gladiateur qui l'avait ouverte s'enfuit effrayé. Eudore place Cymodocée derrière lui. On le voyait debout, uniquement attentif à la prière, les bras étendus en forme de croix, et les yeux levés vers le ciel.

La trompette sonne pour la troisième fois.

Les chaînes du tigre tombent, et l'animal furieux s'élance en rugissant dans l'arène ; un mouvement involontaire fait tressaillir les spectateurs. Cymodocée, saisie d'effroi, s'écrie :

— Ah ! sauvez-moi !

Et elle se jette dans les bras d'Eudore, qui se retourne vers elle. Il la serre contre sa poitrine, il aurait voulu la cacher dans son cœur. Le tigre arrive aux deux martyrs. Il se lève debout, et enfonçant ses ongles dans les flancs du fils de Lasthénès, il déchire avec ses dents les épaules du confesseur intrépide. Comme Cymodocée, toujours pressée dans le sein de son époux, ouvrait sur lui des yeux pleins d'amour et de frayeur, elle aperçoit la tête sanglante du tigre auprès de la tête d'Eudore. A l'instant la chaleur abandonne les membres de la vierge victorieuse ; ses paupières se ferment ; elle demeure suspendue aux bras de son époux, ainsi qu'un flocon de neige aux rameaux d'un pin du Ménale ou du Lycée. Les saintes martyres, Eulalie, Félicité, Perpétue, descendent pour chercher leur compagne : le tigre avait brisé le cou d'ivoire de la fille d'Homère. L'ange de la mort coupe en souriant le fil des jours de Cymodocée. Elle exhale son dernier soupir sans effort et sans douleur ; elle rend au ciel un souffle divin qui semblait tenir à peine à ce corps formé par les Grâces ; elle tombe comme une fleur que la faux du villageois vient d'abattre sur le gazon. Eudore la suit un moment après dans les éternelles demeures : on eût cru voir un de ces sacrifices de paix où les enfants d'Aaron offraient au Dieu d'Israël une colombe et un jeune taureau.

Les époux martyrs avaient à peine reçu la palme, que l'on aperçut au milieu des airs une croix de lumière, semblable à ce Labarum qui fit triompher Constantin : la foudre gronda sur le Vatican, colline alors déserte, mais souvent visitée par un esprit inconnu ; l'amphithéâtre fut ébranlé jusque dans ses fondements ; toutes les statues des idoles tombèrent, et l'on entendit, comme autrefois à Jérusalem, une voix qui disait :

« LES DIEUX S'EN VONT. »

La foule, éperdue, quitte les jeux. Galérius, rentré dans son palais, s'abandonne aux plus noires fureurs ; il ordonne qu'on livre au glaive les illustres compagnons d'Eudore. Constantin paraît aux portes de Rome. Galérius succombe aux horreurs de son mal : il expire en blasphémant l'Éternel. En vain un nouveau tyran s'empare du pouvoir suprême : Dieu tonne du haut du ciel ; le signe du salut brille ; Constantin frappe, Maxence est précipité dans le Tibre. Le vainqueur entre dans la cité reine du monde : les ennemis des chrétiens se dispersent. Le prince, ami d'Eudore, s'empresse alors de recueillir les derniers soupirs de Démodocus, que la douleur enlève à la terre, et qui demande le baptême pour aller rejoindre sa fille bien-aimée. Constantin vole aux lieux où l'on avait entassé les corps des victimes : les deux époux conservaient toute leur beauté dans la mort. Par un miracle du ciel, leurs plaies se trouvaient fermées, et l'expression de la paix et du bonheur était empreinte sur leur front. Une fosse est creusée pour eux dans ce cimetière où le fils de Lasthénès fut autrefois retranché du nombre des fidèles. Les légions des Gaules, jadis conduites à la victoire par Eudore, entourent le monument funèbre de leur ancien général. L'aigle guerrière de Romulus est décorée de la croix pacifique. Sur la tombe des jeunes martyrs Constantin reçoit la couronne d'Auguste, et sur cette même tombe il proclame la religion chrétienne religion de l'empire.





TABLE DES MATIÈRES

ET DES GRAVURES

INTRODUCTION	vii
1. Invocation. Le Prêtre d'Homère.....	1
2. L'éducation de Cymodocée.....	4
3. La rencontre d'Eudore et de Cymodocée.....	6
4. Les apprêts du voyage de Démodocus.....	8
5. La visite de l'évêque Cyrille.....	10
6. Les demeures célestes.....	12
7. Récit d'Eudore : La Rome Impériale.....	14
8. Récit d'Eudore : Les Catacombes.....	16
9. Récit d'Eudore : En Gaule.....	18
10. Récit d'Eudore : Les apprêts de la bataille contre les Francs.....	20
11. Récit d'Eudore : La bataille.....	22
12. L'Enfer.....	24
13. Reprise du récit d'Eudore : Velléda.....	26
14. Récit d'Eudore : L'amour de Velléda.....	28
15. Récit d'Eudore : La mort de Velléda.....	30
16. Récit d'Eudore : La Thébaïde.....	32
17. Les fiançailles d'Eudore et de Cymodocée.....	34
18. Eudore à Athènes.....	36

19.	L'arrivée de Cymodocée en Palestine.....	38
20.	Le baptême de Cymodocée.....	40
21.	Adieux du poète à la Muse.....	42
22.	Eudore se prépare au martyre.....	44
23.	L'arrivée de Cymodocée dans l'amphithéâtre.....	46
24.	Le martyre d'Eudore et de Cymodocée.....	48







